CITÉ NOUVELLE

REVUE CATHOLIQUE D'ETUDE ET D'ACTION

10 DÉCEMBRE 1943

EDITIONS PAYS DE FRANCE

BIMENSUELLE

N° 64

CONDITIONS D'ABONNEMENT

à " Cité Nouvelle "

France	Un an	180 francs
	Six mois	100 »
	Trois mois (non renouvelable)	50 »
	Le numéro	12 »
Etranger (demi-tarif)	Un an	210 francs
	Six mois	110 »
	Trois mois (non renouvelable)	55 »
	Le numéro	14 »
Etranger	Un an	255 francs
	Six mois	130 »
	Trois mois (non renouvelable)	65 »
	Le numéro	15 »

Administration :

Pour le règlement des abonnements et toutes questions intéressant l'**Administration** de la **Revue**, adresser correspondance, mandats ou chèques postaux au nom de :

M. Lucien KELLER

38, Place du Sacré-Cœur, ISSOUDUN (Indre)

Téléphone 4-52 — Chèque postal : Lyon 904-40

DIRECTION-RÉDACTION

" Pays de France ", 2, Rue de l'Eglise, Vichy (Allier)

UNE LITTÉRATURE D'ÉMIGRÉS

La diaspora russe.

Depuis cette journée lointaine du XVII[e] siècle où le djak Kotochikhine, important commis du Prikaz des Affaires étrangères, s'enfuit en Suède pour y rédiger une longue et pessimiste « description » de son pays (si précieuse pour l'historien moderne), l'Europe a connu bien des auteurs russes venant y chercher refuge ou inspiration. Qu'il s'agisse de militants politiques échappés aux persécutions policières ou d'écrivains décavés fuyant des créanciers indélicats, qu'il s'agisse d'exilés volontaires attirés par le rayonnement de la civilisation occidentale ou simplement de grands seigneurs pourchassés par l'ennui, Paris et Londres, Rome et Florence, l'Allemagne méridionale et la Suisse ont vu de tout temps des hommes de lettres russes fixés à demeure loin de leur patrie. On pourrait citer quelques noms illustres. Bien des pages fameuses de la littérature russe, bien des vers passés dans toutes les anthologies sont signés de Bougival ou Nice, de Baden-Baden, Capri ou Dresde. De Tourgueneff à Gorki, de Joukovsky et Tioutcheff à Herzen et Krapotkine, bien des Russes déracinés ou tout au moins provisoirement détachés de leur sol ont été les hôtes familiers des cénacles littéraires de l'Occident. Cependant les liens qui unissaient ces expatriés à la patrie abandonnée demeuraient plus ou moins étroits : c'est pour les Russes qu'ils écrivaient, c'est en Russie qu'était leur public, en Russie que leurs œuvres trouvaient leur diffusion, légalement ou à l'insu de la censure impériale. D'autre part, pour être nombreux, ces écrivains n'en étaient pas moins des isolés ; pour être conçues et rédigées en dehors d'un milieu national, leurs œuvres n'en plongeaient pas moins dans les grands courants littéraires de la Russie. Bref, il put y avoir

des écrivains russes à l'étranger, des publications russes au-delà de la frontière, mais une littérature de l'émigration, formant un ensemble homogène et spécifique, distinct de la littérature russe contemporaine, n'avait jamais existé.

Il en a été tout autrement après le grand remous de 1917. L'avènement de la dictature communiste et le désastre des armées blanches déterminèrent un véritable exode des Russes hostiles au nouveau régime ou simplement suspects à ses yeux. Les statistiques intéressées en ont souvent exagéré le nombre. Pourtant, les estimations les plus prudentes le fixent aux environs d'un demi-million.

Aussi bien ce flot de réfugiés qui déferla sur l'Europe allait-il donner naissance à un phénomène curieux, unique au moins à ce degré, dans l'histoire moderne. Une « diaspora » russe s'organise dans certains pays d'Occident, toute une population, avec un pourcentage d'intellectuels évidemment très élevé qui, quantitativement bien plus importante, politiquement bien plus divisée, socialement bien plus disparate que l'émigration française de 1790, représente cependant un Tout organique, lié par certains sentiments communs. En effet, rejetée par un monde nouveau qui faisait appel à des forces nouvelles, elle était consciente de maintenir un contenu de civilisation qui, pour être condamné historiquement dans certains de ses aspects, restait cependant trop vivant encore, trop riche en valeurs spirituelles pour se résigner à une mort silencieuse. Malgré ses tares et ses faiblesses, malgré le déclin rapide qu'un organisme déraciné, aussi robuste soit-il, ne saurait éviter, l'émigration russe, séparée de sa patrie par un fossé infranchissable, fit preuve d'une activité intellectuelle et artistique plus intense qu'on ne l'imagine communément. La littérature de cette émigration représente d'ores et déjà un chapitre à part dans les annales des lettres russes. L'intérêt qui s'y rattache dépasse, croyons-nous, le domaine étroit de la petite histoire. C'est sur sa portée humaine plus encore que sur sa valeur intrinsèque que nous voudrions attirer l'attention de nos lecteurs.

Une civilisation qui veut survivre.

Mais qu'est-ce donc, au juste, que cette littérature de l'émigration ? Une définition préalable s'impose. Nous désignerons sous ce nom l'ensemble d'une production littéraire qui non seulement porta la marque du nouveau milieu où elle se développa, mais fixa aussi l'aspect extérieur d'une crise plus profonde, d'une crise de conscience, spirituelle dans son essence.

Ainsi définie, la littérature que nous nous proposons de présenter ne comprend pas les œuvres littéraires qui, tout en étant écrites en exil, se rattachent organiquement à une période antérieure et ne représentent en somme que les derniers reflets d'un astre près de s'éteindre. Tel volume qui par sa forme et son esprit aurait pu naître en une Russie prospère de l'avant-guerre ne saurait être classé sous la rubrique de la littérature d'émigrés, pour cette unique raison qu'il vit le jour aux bords de la Seine. Ce n'est pas en effet le lieu géographique qui compte, mais bien l'inspiration de l'artiste. D'ailleurs les limites de cet art d'émigrés sont singulièrement incertaines. Aucune date précise ne marque son éclosion et si, d'une façon générale, ce fut un art des « jeunes », un art des « moins de quarante ans », ce serait schématiser indûment que de l'attribuer à une génération déterminée. En fait, entre le passé et le présent il n'y eut pas de rupture brusque. Le passage de l'ancien au nouveau ne se produisit pas synchroniquement pour tous les cas particuliers ; à l'époque où un art nouveau, profondément inquiet, lançait déjà ses accents pathétiques, le vieil art des épigones, fidèles à leur passé, persistait à suivre ses placides chemins.

Qui plus est, cette jeune littérature, tourmentée, insatisfaite, à la recherche d'une voie de salut, ne posséda, à aucun moment, le caractère d'une Ecole. Aucun manifeste ne vint préciser ses buts. Elle n'incarnait aucune idée politique ou sociale. Si, au comble de l'enthousiasme révolutionnaire, le régime soviétique tenta de créer une littérature « prolétarienne » obéissant à de nouveaux canons, les artistes exilés

n'aspiraient nullement à faire valoir leur qualité d'émigrés, à inaugurer ostensiblement quelque mouvement « contre-révolutionnaire ». Au contraire, ils ressentaient leur exil comme un état d'infériorité, sinon même comme un péché involontaire. Ce qu'ils voulaient, c'était continuer la vieille tradition littéraire qui semblait péricliter dans le chaos de la Révolution ; ce qu'ils s'efforçaient de perpétuer, c'était l'art russe tout court. S'ils allèrent de l'avant d'un élan spontané, bien plus que réfléchi et conscient, s'ils rompirent avec un passé immédiat, avec l'art « pré-révolutionnaire », c'est que ce dernier, au moment où s'abattit la tourmente, donnait déjà des signes d'épuisement.

La crise de la poésie « pétersbourgeoise ».

En effet, le grand renouveau poétique qui marqua le début du siècle (et qui demeure peu connu à l'étranger, la poésie pure étant rebelle à toute traduction) touchait vers 1917 à sa fin. Le « symbolisme » russe, éclos deux décades plus tôt sous l'influence de Mallarmé, de Maeterlinck et de Verlaine, avait bien sauvé la poésie russe du prosaïsme insipide où elle s'enlisait depuis un demi-siècle. Il lui avait rouvert la porte du mystère ; il l'avait réconciliée avec l'irrationnel et l'ineffable ; il lui avait rendu enfin cette magie sonore, cette nostalgie mélodieuse dont elle semblait avoir perdu le secret. Mais la mystique et la philosophie dont s'inspirait le mouvement symboliste étaient de courte haleine, trop superficielles pour puiser aux sources mêmes de la spiritualité vraie. La floraison délicate et parfois exquise à laquelle elles donnèrent naissance demeurait sans racines profondes et sans lendemain. Vers le début de la guerre le souffle était tari. La poésie « décadente » sombrait dans l'à-peu-près, dans un clair-obscur frelaté, dans un maniérisme vague.

Les « Akméistes » tentèrent de reprendre le flambeau qui échappait aux symbolistes. Par un double mouvement, qui ne manquait pas d'audace, ils cherchèrent à renforcer à la fois et à enrichir la technique du vers et à réconcilier la poésie

avec la vie. Leur effort était ensemble puriste et réaliste. Assez de pénombres mélancoliques, de Pierrots conventionnels, de Belles Dames langoureuses et de Chevaliers transis ! De l'air vif à présent, de la couleur tranchée, de la joie héroïque dans la vieille demeure qui sentait le moisi ; des rythmes nouveaux, imprévus, vigoureux et la clarté pouchkinienne ! L'initiative fut généreuse, féconde, mais, elle aussi, manqua son but. Une espèce de fatalité à quoi n'échappent pas les civilisations mourantes fit dévier le réalisme akméiste vers le factice et l'abstrait. Il alla demander à l'exotisme la couleur et l'attirance de la vie : un éclectisme altier le guida dans sa recherche de la forme parfaite. Dans un pays grelottant de fièvre, secoué déjà dans ses profondeurs, dans un pays où toutes les valeurs traditionnelles étaient alors mises en question, dans un pays sevré de Dieu, dans un pays que la soif de l'Absolu devait jeter bientôt dans la plus grande crise de son histoire, un art livresque, cosmopolite, ignorant le temps et l'espace, s'étiolait dans un raffinement suprême.

Il est vrai que deux figures puissantes, dominant de loin leurs contemporains, avaient su briser le charme de l'abstraction quintessenciée et ramener la poésie vers des eaux plus profondes. C'était Alexandre Blok (1) — sans doute le plus grand poète russe après Pouchkine, le « soleil » de la nouvelle poésie — celui qui après avoir payé au symbolisme la plus magnifique contribution, se déjugea brusquement, rejetant ses défroques, pour passer à un réalisme poignant et, ayant retrouvé en pleine révolution le souffle épique et prophétique de la grande poésie russe, créa *Les Douze*, poème haletant, hallucinant, profondément chrétien malgré sa forme blasphématoire, la seule œuvre à l'échelle des événements apocalyptiques dont il fut témoin et victime. C'était, d'autre part, Nicolas Goumileff, le maître de l'akméisme, qui, dépouillant le clinquant à la d'Annunzio de sa jeunesse, s'orienta résolument vers un héroïsme plus humain et plus sobre ne

(1) Ce poète était un descendant de médecins hollandais venus en Russie au service du tzar il y a deux siècles ; il était apparenté à maintes familles notables de l'ancienne noblesse russe.

détonnant plus sur le fond tragique de la réalité. Mais ces efforts demeurèrent isolés et furent d'ailleurs brisés d'une façon brutale. Au cours de l'hiver atroce de 1921, dans une capitale délaissée et agonisante, ravagée par la famine et la terreur, Blok mourait de désespoir et d'inanition, tandis que Goumileff, vaguement compromis dans une conspiration contre-révolutionnaire, périssait sous les balles des communistes. Cette double catastrophe fut ressentie dans les milieux littéraires comme la fin d'un monde. Elle l'était en effet. Bientôt les derniers cénacles poétiques de St.-Pétersbourg se dispersèrent et le rideau tomba sur la poésie « pétersbourgeoise ».

La prose des épigones.

Si un art poétique intimement lié non seulement à l'esprit d'une époque mais aussi aux décors enchanteurs d'une « Venise du Nord », si un art frappé à mort dans la personne de ses plus grands représentants ne fut plus dans l'émigration que l'ombre de lui-même, la prose russe se trouvait apparemment dans une situation plus favorable. Les prosateurs les plus notables de l'avant-guerre, à l'exception d'Andréev mort en 1919, de Biely qui terminait sa carrière et de Merejkowsky qui délaissait déjà le roman pour le domaine de l'essai philosophique, n'avaient que des liens fort lâches avec cet art de serre, style « flamboyant », qui caractérisait la poésie de l'époque. Les traditions qu'ils représentaient étaient plus anciennes et par là même moins vulnérables. Avec Gorki, Bounine (1), Zaïtzeff (2), Kouprine (3), Chmelev (4) c'est l'école littéraire de Tolstoï, de Dostoievsky, de Tchekhoff qui se prolongeait au delà du XIXe siècle, tout au moins en ce qui concerne la facture extérieure. Elle vivait de ce grand héritage, sans chercher proprement à innover. Aussi bien, lorsque, à l'exception de Gorki, rallié à la révolution, les épigones du

---

(1) Iv. Bounine (né en 1870).
(2) B. Zaïtzev (né en 1881).
(3) A. Kouprine (1870-1938).
(4) Iv. Chmelev (né en 1873).

réalisme se retrouvèrent indemnes à l'étranger pour se fixer bientôt à Paris, leur activité littéraire se ressentit à peine de leur dépaysement et se déploya sans changement appréciable dans ce cadre nouveau. Avec une puissance d'évocation rendue plus suggestive encore par la nostalgie du passé, ils continuèrent à peindre la vie russe d'autrefois — (tout un monde évanoui qui ressuscitait miraculeusement sous leur plume) — ou encore des scènes atroces de la guerre civile dont ils avaient été les témoins impuissants et terrifiés. Tout naturellement ces écrivains mûrs, de réputation depuis longtemps assise, ayant à leur actif leur nom et leurs gros tirages d'avant 17, occupèrent, dans l'émigration, l'avant-scène. Lorsque Bounine, le maître incontesté du genre descriptif, du style plastique infiniment précis et nuancé, se vit décerner le prix Nobel, cet art d'outre-tombe — étonnamment vivant — reçut avec lui, en Occident, sa consécration officielle.

Cependant, quelles que fussent sa valeur et sa vitalité apparente, cette littérature de prose était bloquée, somme toute, dans une impasse. Au point de vue formel, au delà de la perfection classique d'un Bounine, il n'y avait place que pour l'imitation. Les aquarelles de Zaïtzeff, le pathos de Chmeleff, la manière débraillée de Kouprine ne représentaient guère un progrès par rapport aux modèles du XIX[e] siècle. La vigueur, l'envergure, le génie des grands maîtres leur faisaient trop manifestement défaut. Bien plus, ce réalisme littéraire se trouvait paradoxalement dissocié de toute réalité. Ni l'angoisse spirituelle de l'époque, ni la gestation tragique de l'avenir russe, ni même l'amer présent de l'exil ne suscitaient dans cette prose aucun écho. Elle n'apportait aucun message. Rentiers du souvenir, les épigones du roman russe n'avaient rien à transmettre à la postérité.

La réaction des « jeunes ».

L'art que nous avons défini comme « art de l'émigration » tranche violemment sur ce fond conservateur.

Aucune unité de forme, aucune unité de style ne se

retrouve dans la création originale des jeunes écrivains émigrés ; ils cherchaient, chacun à sa manière, l'issue de cette impasse où leurs aînés s'étaient confortablement installés. Un lien plus profond resserrait cependant toutes leurs aspirations ; leur âme à eux tous éprouvait comme une soif de l'authentique, du vrai saisi dans la palpitation même de sa vie.

« Nous ne trouvons pas de mots vrais,
« Mais nous ne voulons plus de mots approximatifs ».

Ces vers caractéristiques donnent le ton de la nouvelle époque. Dépasser l'art trop livresque de la poésie pétersbourgeoise, dépasser le réalisme, qui restait superficiel, de la prose soi-disant réaliste, « renoncer à toute rhétorique, à tout artifice, à toute formule usagée, rétablir la liaison perdue entre l'art et la vie », telle fut l'orientation générale des « jeunes ». C'était renouer du coup avec la véritable tradition de la littérature russe : avec cette *sincérité* absolue qui fit sa vraie grandeur et lui donna son caractère d'universalisme, si profondément humain.

Mais comment retrouver « les vrais mots » sans retrouver au préalable une vérité intérieure ? Comment reconnaître l'authentique, sans procéder au préalable à une révision des valeurs ? Et comment, une fois la vérité entrevue, lui fournir son expression adéquate ; comment se maintenir dans la voie choisie, comment progresser vers le salut tout en continuant à vivre dans ce monde irréel de l'exil, dans cette ambiance, douloureusement dissolvante, d'une émigration, où le provisoire, le succédané, l'artificiel font partie intégrante de l'air que l'on respire ? Ce n'est pas un problème esthétique qui se posa devant les artistes émigrés, mais un problème de vie. Tous tentèrent de le résoudre ; chacun s'y prit à sa manière. Leurs œuvres, de valeur inégale, mais presque toutes hautement significatives, sont autant de « documents humains », écrits pour ainsi dire avec du sang. L'art de l'émigration est un art vécu dans la douleur et c'est à ce titre qu'il mérite une considération particulière, indépen-

damment même du niveau élevé qu'il atteignit au point de vue purement littéraire.

Devant cette multiplicité d'efforts et de réussites, il serait vain de prétendre citer tous les noms, de décrire minutieusement les multiples groupements et chapelles. Celles-ci au reste, souvent à peine formées, se dispersaient, tout simplement parfois, sous la contrainte d'une vie bon gré mal gré nomade. Nous nous bornerons donc ici à un choix (nullement limitatif d'ailleurs) (1), de certaines figures représentatives, de certaines œuvres typiques, voire de certaines destinées, où il nous semble qu'apparaissent avec le plus de relief les lignes maîtresses d'une évolution méritante et ses aboutissements.

LES VOIES NOUVELLES : A LA RECHERCHE DE L'AUTHENTIQUE

Remizov : le « sorcier » humaniste.

Dans le cas d'Alexis Remizov (2) le problème central de la « jeune littérature » semble avoir été posé par anticipation. En effet, si nous comptons parmi les plus notables représentants d'une nouvelle époque cet écrivain qui pourtant appartient à la vieille génération et fit ses preuves bien avant la Révolution, ce n'est pas seulement parce que, d'une âme restée étonnamment jeune, il enrichit continuellement son art et y dépeint en traits saisissants les maux de l'émigration, c'est avant tout pour la façon radicale dont, seul parmi ses contemporains, il a su se dégager d'un conservatisme

---

(1) Nous nous permettons d'insister sur ce point : les cas que nous avons évoqués nous paraissent simplement représenter le mieux certaines tendances essentielles de la littérature d'émigrés. Si, en parlant des « aînés » parmi les « jeunes, nous n'avons pas mentionné un écrivain aussi distingué et connu que Mark Aldanov, c'est que cet auteur de formation européenne et d'inspiration plutôt cosmopolite se place en quelque sorte en dehors des courants caractéristiques que nous étudions. Si, d'autre part, en parlant des « cadets », nous ne mentionnons pas l'art délicat d'Alla Colovine, la poésie de Ioury Ivask, de Georges Chemette, c'est que ces auteurs appartiennent à l'avenir bien plus qu'au présent. Enfin, si les noms de Georges Ivanoff, de Michel Ossorguine, de Antonin Ladinsky, de Vladimir Petrovsky, de Gaïto Gazdanov, de L. Zouroff, de Nina Berberov, de David Knout, J. Guinger et bien d'autres n'occupent pas dans notre exposé la place qui leur serait dûe, c'est uniquement en raison du caractère schématique que revêt nécessairement un article de revue.

(2) Alexis Remizov (né en 1877).

littéraire, bien avant que la crise de la prose russe ne devînt évidente.

La grande Tradition, celle de Dostoievsky et de Gogol, se retrouve dans son art étrange et alambiqué. Mais il ne s'agit pas chez Remizov d'une imitation servile et ce n'est pas le « genre », la forme, le style de ses maîtres préférés qu'il continue. Loin de là. Il rompt résolument avec les formules classiques du roman russe pour ne garder de la tradition que le souffle spirituel qui l'anima. Il ne s'attaque pas aux problèmes psychologiques, pas plus qu'à la peinture des mœurs. Son inspiration jaillit d'une immense pitié pour l'homme ; sur l'homme, l'homme vivant, dans ce qu'il y a en lui de spécifique, mais aussi d'éternel, il concentre tout son amour et toute son attention.

A la découverte de cette âme vivante, de cette âme souffrante il presse son investigation ; non seulement autour de lui, mais encore sous les vestiges d'un passé aboli, non seulement dans un cadre social et historique cher aux naturalistes, mais en dehors aussi de tout cadre rationnel ; non seulement dans l'extraordinaire, mais aussi dans le quotidien. Paléographe érudit, bibliomane, collectionneur, il compulse les vieux manuscrits et les volumes rarissimes, en quête non seulement d'un détail curieux, d'un mot oublié, d'une expression pathétique, mais aussi de quelque annotation griffonnée par un lecteur inconnu, de quelque fleur desséchée oubliée dans les feuillets jaunis. Plus encore que l'objet lui-même, cette patine du temps, ces traces demi-effacées d'existences lointaines attirent sa curiosité, émeuvent sa sympathie. Tel un sorcier qui distille dans son philtre des cheveux et des ongles coupés, il recrée des êtres palpitants de vie, en partant de la plus humble relique matérielle. D'ailleurs, la limite entre le monde inerte et le monde animé s'efface, semble-t-il, pour ce subtil magicien. Les objets vivent, pensent et souffrent comme les hommes. La nature tout entière grouille d'êtres invisibles et mystérieux. Il connaît à fond le folklore de son pays et le merveilleux se mêle sans cesse à la réalité qu'il observe. Il évoque à tout

instant des personnages grotesques ou terrifiants et là où le vieux fond populaire ne paraît plus suffire, l'imagination de l'écrivain y supplée de telle manière que l'on ne sait plus en l'écoutant où finit son érudition déconcertante et où commence la plus exquise fantaisie.

Aussi bien, la Russie que Remizov évoque amoureusement n'est pas une Russie de souvenir. C'est l'âme de son pays qu'il capte mystérieusement et qu'il insuffle dans ses écrits bizarres, enchevêtrés, défiant toute ordonnance conventionnelle. Son œuvre est un devenir perpétuel, une improvisation continuelle. La langue, tour à tour archaïque et triviale, qu'il manie en maître, ne lui suffit pas malgré sa richesse prodigieuse. Avec les éléments anciens il crée des néologismes hardis, pénétrant, à la manière d'un Joyce, sans effort et comme en se jouant, dans le domaine irrationnel où s'élabore la parole. Le temps, l'espace existent à peine pour lui. Il suffit de lire ses romans parisiens pour s'en rendre compte. L'âme russe, il la retrouve intacte, à Auteuil ou à Passy. Le « document humain » foisonne pour lui, non seulement dans les boutiques des antiquaires, mais dans cette vie laborieuse et grisâtre du Paris russe. Une note de fournisseur, un ticket de métro, une lettre d'apparence toute banale, tout lui est bon pour prendre pied dans son récit, et l'on songe à tel tableau de Picasso où un fragment de journal se détache bizarrement sur la toile peinte. Que de choses se passent entre la rue Boileau et la Porte St-Cloud ! La prose de Remizov tient d'un journal intime et d'un conte d'Hoffmann. Les maîtres de la pensée, un Berdiaeff, un Chestoff, s'y montrent à côté des êtres pitoyables échappés d'une nouvelle de Gogol ou d'un conte de Leskoff. Tous ces personnages vont et viennent, pensent, discutent et rêvent, et leurs rêves sont consignés comme leurs propos les plus graves. L'auteur lui-même, comme Swedenborg, tient un journal des songes. Mais que l'on ne se méprenne pas sur cette drôlerie apparente ; si la vie est ironique, si elle se plaît aux quiproquos saugrenus, son essence n'en demeure pas moins profondément tragique ; les héros de Remizov ne

sont pas des fantoches inconsistants ; ils aiment, ils souffrent, ils se débattent contre la misère humaine et c'est leur âme nostalgique, leur âme immortelle que l'on aperçoit soudain par quelque saisissant raccourci.

Hodassevitch : la « Lyre lourde ».

Remizov est un pionnier ; son œuvre est une mine de suggestions créatrices. L'influence qu'il exerça sur ses cadets et qu'il exercera encore longtemps sur la jeune littérature, paraît indiscutable. Deux noms seulement, celui de Hodassevitch et celui de Marina Tsvetaiev, peuvent être mis à ce point de vue sur le même rang que le sien.

Plus jeune que Remizov, mais appartenant comme lui à la génération littéraire d'avant-guerre, Vladislav Hodassevitch (1) se créa dans le monde des poètes une place à part, violemment enviée et discutée. Dès ses débuts littéraires il fit cavalier seul. On ne saurait d'ailleurs s'en étonner. Une âme ardente dans un corps frêle, ravagé prématurément par des maladies cruelles, une intelligence inexorablement lucide et logique, une volonté de fer, une sensibilité presque morbide, une langue sarcastique, une vision du monde platonicienne, une maîtrise du vers innée et pour dire absolue, tout, dans sa personne comme dans son art, paraissait contradictoire et inclassable. Polonais d'origine, catholique de religion, il avait, de son propre aveu, sucé avec le lait de sa nourrice russe un amour farouche de sa patrie d'adoption. Erudit, comme Remizov, mais spécialisé dans le classicisme russe, vouant à Pouchkine un culte aussi savant que fervent, il se distingua à ses débuts par quelques vers d'une pureté presque froide, au dessin volontairement sec, dépouillé de tout effet facile, de toute couleur voyante, de tout ornement. Dans leur sobriété profonde ils tranchaient violemment sur cette poésie fin de siècle dont nous avons déjà évoqué la surabondance éclectique.

On aurait pu croire qu'en face de la catastrophe qui

---

(1) Vladislas Hodassevitch (1886-1939).

s'abattait sur la Russie, que sous la ruée barbare ravageant toutes les valeurs traditionnelles, ce poète hautain s'enfermerait dans sa tour d'ivoire, inaccessible aux horreurs du présent. N'était-il pas par nature détaché de ce monde trop brutal ? Ne s'était-il pas, dégoûté de la chair pesante, tourné d'instinct vers d'autres sphères lumineuses, un « monde des fleurs » qui s'entrouvrait à lui aux heures de rares extases « orphiques » ? Il n'en fut rien cependant. Les deux recueils de poésies que Hodassevitch publia à bref intervalle au plus fort de cette crise qui le projeta à l'étranger, présentent une suite de « témoignages » qui dépassent par leur précision cruelle tout ce que le réalisme russe a jamais produit.

Car ce que cet artiste épris d'une beauté impondérable, cet émotif à sensibilité d'écorché, avait vu dans la réalité grandiose, c'est son envers mesquin, affreusement vulgaire et bourgeois, sous le décor faussement gigantesque. Dans ce monde nouveau qui s'installait sur les décombres de l'Empire, dans ces capitales satisfaites de l'Europe bourgeoise, ou encore dans le microcosme prétentieux de l'émigration, il ne découvrait que le triomphe du médiocre, de la platitude drapés dans des oripeaux tragiques. Là où un Blok trouvait matière à un lyrisme prophétique, là où un Remizov recueillait amoureusement tout vestige annonciateur d'une âme immortelle, ce poète de la « Lyre lourde » reconnaissait avec dégoût un jeu infâme de fantoches ridicules. Dans cette misère humaine, c'est la laideur qui prévalait, c'est la laideur qui s'étalait, omniprésente et hideuse. S'illusionner encore ? Se payer de mots ? Tout plutôt que ce crime. Il voulait combattre. Il voulait rendre coup pour coup. Il voulait démasquer l'intolérable mensonge de ce marais humain où la qualité infiniment fragile — « la fleur, l'enfant, la bête » — et cette âme divine rivée encore aux corps misérables se trouvaient à tout instant bafouées et meurtries.

Aussi bien la pitié prend-elle chez Hodassevitch l'aspect d'une ironie cinglante, amère, fielleuse, plus terrible peut-être que la haine. La « Lyre lourde » est le chef d'œuvre de cet art à la fois sobre et halluciné qui dépasse de loin le plan

satirique. Car ce n'est pas sur une seule catégorie des humains, mais sur l'humanité tout entière que le poète verse cette terrible pitié ; c'est au dégoût métaphysique qu'il donne cours dans des vers épigrammatiques, lapidaires, d'un maître sûr de son métier. Il touche, là, à la limite de l'exprimable. Mais alors la réaction survient. Car il semble que l'intelligence lucide de Hodassevitch s'insurge contre la passion froide qui le consume. En effet, continuer dans la même voie, ne serait-ce pas pécher contre l'Esprit au nom même de l'Esprit, ne serait-ce pas participer à l'action des forces destructrices ? Mais comment écrire autre chose si l'âme est pleine de fiel, si un liquide corrosif semble couler dans ses veines ? Une solution héroïque s'impose et Hodassevitch la prendra. Il va se taire, du moins en tant que poète. Il se consacrera désormais à la critique littéraire. Là, du moins, son goût impeccable, sa froide ironie, sa passion pour la pureté trouveront une application créatrice.

Adoré par certains, haï par d'autres, redouté ou du moins respecté par tous, il exercera sur les jeunes générations littéraires une emprise puissante et bienfaisante. Peu à peu le tumulte de son âme s'apaisera. Son désespoir prendra des formes plus douces. La crise de l'art qu'il croyait mortelle lui apparaîtra moins définitive avec le recul du temps. Il saura entrevoir une issue : rompre avec l'individualisme « décadent », revenir à la « gamme majeure », renouer avec la grande tradition des classiques, immortelle, défiant les vicissitudes historiques. Le livre magistral qu'il consacrera à Derjavine, le père de la poésie russe, sera en quelque sorte son testament. Il mourra, emporté par une brève maladie, quelques mois avant la deuxième guerre mondiale. Autour de son cercueil, dans la petite église catholique-orientale de Passy, le Tout-Paris russe, voué à disparaître, se donnera rendez-vous pour la dernière fois.

Tsvétaieva : la Gamme majeure (1).

Cette « gamme majeure », cette « tonalité de Derja-

(1) Marina Tsvétaieva (1892-1941).

vine », qui furent pour Hodassevitch un aboutissement, ou plutôt un sujet de rêve, constituaient pour Marina Tsvétaieva un climat naturel. L'art de cette jeune femme qui débuta dans les lettres au moment même de la Révolution n'avait, certes, rien de féminin. En contraste avec l'anémie pétersbourgeoise, toute la sève de Moscou semblait gonfler ses artères. Un tempérament fougueux, un élan pour ainsi dire volcanique, la méconnaissance de toute mesure, une sincérité poussée jusqu'à l'excès et aussi, il faut bien en convenir, une espèce de débraillé moscovite, ces traits-là, si étrangers aux lettres de l'époque pré-révolutionnaire, créèrent à cette débutante une précoce renommée. Elle entraînait, elle captivait le lecteur par son éloquence impétueuse, par un flot d'images saisissantes et surtout par ce vers saccadé, syncopé, aux accents inattendus, qui semblaient rénover l'étoffe même de la langue russe.

Feu d'artifice, à première vue, mais alimenté par une passion authentique. Art tumultueux, mais cependant ni primaire, ni superficiel, s'alimentant aux sources les plus nobles et les plus variées. Car, née dans le milieu académique de la vieille capitale, parlant les langues occidentales avec une rare facilité, européenne, voire cosmopolite, par sa culture toute virile, Marina Tsvétaieva avait gardé, comme seuls l'ont su certains Moscovites de vieille souche, un contact intime avec l'âme de son pays. Aussi allait-elle chercher dans les chants populaires, dans le chant liturgique de fécondes inspirations. Cette langue russe qui (comme pour Remizov) n'avait pour elle rien de définitif, de circonscrit et de figé, elle l'enrichissait sans cesse d'un vocabulaire neuf, par des tournures nouvelles et hardies, et les vieux mots populaires, voire le slavon d'Eglise, trouvaient place inattendue dans ses poèmes bizarres et parfois presque futuristes par leur forme.

Par son élan vers l'avenir, par son non-conformisme outrancier, l'art de Tsvétaieva est bien un art révolutionnaire. Mais ce lyrisme profondément subjectif, qui d'instinct prenait des proportions épiques, ne pouvait aisément se

développer à l'ombre de la dictature jalouse et dogmatique du communisme militant. Elle émigra donc et c'est en émigration qu'elle fournira, avec le dynamisme qui lui est propre, une œuvre littéraire aussi originale que variée. Ce seront d'abord des poèmes lyriques, des drames mythologiques et historiques, de valeur inégale, mais pleins de trouvailles, à personnalité fortement marquée — puis, plus récemment, des œuvres en prose, une prose palpitante de couleur et de vie qui la classe au premier rang des jeunes Russes.

Cependant le sort qu'elle défie s'acharne contre elle. Pas plus que jadis en Russie, elle n'arrive à s'acclimater dans l'émigration. Elle s'y sent à l'étroit. Elle étouffe dans un milieu trop conventionnel. Ses enthousiasmes d'ailleurs n'y éveillent que peu de sympathie. Ses hardiesses quelquefois outrées choquent certaine critique « bien-pensante ». On crie au scandale, au « bolchevisme littéraire ». Poursuivie par les quolibets d'une presse éperdument conservatrice, réussissant à peine à se faire imprimer, Marina Tsvétaieva traîne à Paris une vie de misère. Mais elle n'est pas au bout de ses malheurs. Le jeune publiciste qu'elle épousera se verra un jour compromis dans un de ces sinistres drames politiques, aux dessous mystérieux. Il fuit en U. R. S. S. Désemparée, anéantie, à la veille de la guerre actuelle, elle y rejoindra son mari. Un an plus tard on apprendra qu'elle s'est pendue à Moscou.

Steiger : la Vie intérieure.

L'art de Remizov, de Hodassevitch, de Tsvétaieva respire la force. Ces émigrés qui, chacun à leur manière, s'insurgent contre les tendances « décadentes », sont bien armés pour mener leur combat. L'exil n'est en somme qu'une étape dans leur vie, importante certes, mais non déterminante. Ils étaient déjà hommes mûrs quand ils ont passé la frontière. Les sucs de la terre russe avaient nourri leur jeunesse. Dans le monde inconsistant, désaxé, où ils sont appelés à vivre, ils apportent non seulement une formation solide, mais aussi une réserve quasi-inépuisable de vitalité.

La génération qui vient, celle qui vit le jour dans la première décade du siècle, est au contraire singulièrement vulnérable, singulièrement exposée au mal de l'émigration. Arrachés dès leur enfance à leur milieu d'origine, autodidactes pour la plupart, cernés de près par la misère physique, ces jeunes gens n'ont à opposer à l'ambiance dissolvante qu'ils respirent que leur instinct profond et leurs souvenirs d'enfance. La seule réalité qu'ils peuvent immédiatement connaître est une réalité étrangère. En se refusant à la dénationalisation, ils se heurtent à la poussée du réel. Et dès lors, les voilà condamnés à vivre dans un monde factice, n'ayant sous leurs yeux qu'un provisoire médiocre qui s'éternise, qu'un cadre artificiel qui s'effrite peu à peu.

L'homme en face du néant, tel sera le problème de leur vie. C'est cette angoisse du néant qu'ils sublimeront dans leur art, moins coloré, moins vigoureux que celui de leurs aînés, mais plus direct peut-être, plus désespérément humain, dans sa sincérité absolue, plus religieux parfois dans ses aspirations profondes.

L'œuvre lyrique d'Anatole de Steiger (1) est sous ce rapport éminemment significative. Les manoirs ukrainiens ravagés par les bandes anarchiques, un Stamboul de rêve où se réfugie une famille ruinée, l'atmosphère lamentable et burlesque d'un internat russo-tchèque, le salon de la Princesse Lopoukhine où l'on respire encore l'air du Second Empire, la détresse luxueuse de Davos, tels seront les souvenirs disparates qu'il apporte dans les cafés de Montparnasse où, frêle adolescent avide de vivre et miné par la tuberculose, il viendra s'initier à la poésie. Il y rencontre Georges Adamovitch, critique raffiné et capricieux qui exerce alors sur la jeunesse littéraire une dictature nonchalante, n'imposant aucune doctrine, aucune règle formelle. L'important selon lui, c'est l'impondérable dans l'art, la note unique et rare, la note « humaine », la note magique qui, seule, transforme en chef-d'œuvre transcendant la matière inerte du vers.

(1) Anatole de Steiger (né en 1907).

De cet enseignement périlleux pour les faibles, qu'il incline au relâchement de la forme et au dilettantisme surréaliste, Steiger saura tirer une féconde leçon : abandonner le superficiel pour le profond... concentrer la sensation en concentrant l'image... Il bridera donc ses élans sentimentaux, rejettera tout jeu verbal, toute éloquence, tout effet facile ; il cherchera dans le simple le secret du vrai. Se retournant en quelque sorte vers son âme, la vie intérieure lui deviendra refuge contre la cruauté d'un présent inacceptable et la nostalgie impuissante d'un passé enseveli.

Dans le petit recueil de poésies qu'il publiera vers 1936 sous le titre étrange d'*Ingratitude* il n'y aura que de brèves pièces très sobres, sans artifice aucun. Nulle trace de ce pittoresque où le poète vagabond promène son inquiétude d'un bout à l'autre du continent, en quête d'une Europe romantique. Aucune réminiscence livresque. Aucune exhibition de sentiments. Rien que de brèves notations, de simples feuilles éparses d'un journal intime, où n'est noté que l'essentiel, parcimonieusement. Mais l'effet n'en est que plus saisissant. Dans ce dépouillement voulu, dans cet affranchissement de tout décor, l'âme douloureusement lucide est seule en face de sa conscience, seule en face de Dieu. Elle lui parle à mi-voix. Et le vers très pur, très précis, donne aux mots de tous les jours une vibration poignante.

Poplavsky : le Tourment de l'infini.

En face du même problème, Boris Poplavsky (1) réagira d'une façon toute différente. Lui non plus, il n'accepte pas ce monde sans âme, la laideur triomphante d'une barbarie mécanisée ; mais son œuvre poétique n'a plus la résignation ironique et douce de Steiger. Là, point de vers délicats, finement ciselés, s'efforçant à capter une essence précieuse. L'on dirait que cette âme ravagée, incapable de supporter la tension du désespoir, se soulage à se déverser dans un torrent de mélodies. Steiger n'est qu'un poète. Il y a du démiurge

(1) Boris Poplavsky (1904-1935).

dans Poplavsky. C'est un monde à part qu'il crée dans une extase fiévreuse, un monde étrange, morbide, un monde de rêve où, emportés par un flot sonore, marionnettes, fantômes, héros de bals masqués et personnages de légende vivent d'une vie irréelle, intense et pathétique.

On reste perplexe en lisant les *Drapeaux* -- œuvre centrale de Poplavsky. Tout y est sujet à la critique, tout y est hâtif, inachevé, et pourtant tout y est fascinant et vrai. C'est la victoire de la musique sur la raison impuissante. C'est le dionysiaque qui triomphe sur l'apollinien, en sublimant tout élément sensuel. Et de ce délire génial un immense désir d'évasion se dégage, une soif insupportable de l'infini.

Le poète lui-même sent qu'il a atteint une limite sans avoir trouvé la paix. Les années qui suivent seront pour Poplavsky des années de tourments incessants. Est-il poussé par un démon obscur ? Ou bien est-ce un appel divin ? Assoiffé d'absolu, il cherche à s'étourdir. Il recourt à l'alcool et à la morphine. A Montparnasse il passe des nuits blanches à parler poésie et mystique, à se griser d'un flot de paroles. Puis, couché sur un canapé, les yeux fermés, il laisse couler des heures silencieuses. Dort-il ? Rêve-t-il ? Lorsqu'on publiera son journal (d'après Berdiaev, un des documents spirituels les plus marquants de notre époque), nous saurons qu'il priait.

Et voilà que de nouvelles certitudes pointent. La crise touche à sa fin. Un poème classique dans sa simplicité, que l'on publiera le jour de son enterrement, respire pour la première fois la paix retrouvée. Sous la neige qui tombe en flocons épais sur l'esplanade blanche, dans le crépuscule bleuâtre d'un hiver parisien, tout étonné de la douce lassitude qui l'envahit, le poète se réconcilie avec ce monde glacé. Mais la révélation du pardon chrétien vient trop tard. Toutes les forces de sa vie sont taries : « Il a pardonné, mais il ne peut plus vivre ». Quelques mois plus tard, on le trouvera mort dans sa chambre, empoisonné par un narcotique frelaté. Accident ? Suicide ? On ne le saura jamais.

Sirine : la Revanche du néant.

Si Steiger n'accepte la vie qu'en acceptant la solitude et nous révèle une vision du monde discrètement subjective, si Poplavsky nous entraîne au delà du rationnel dans le domaine vertigineux de l'émotion pure, le monde que nous découvre Vl. Sirine (1), le plus doué des jeunes prosateurs, paraît bien à première vue un monde objectif, le monde tridimensionnel de la tradition réaliste. Cet élève de Cambrigde n'a-t-il pas, en effet, étudié les sciences naturelles ? Ne possède-t-il pas un don aigu d'observation ? N'est-il pas capable, comme Tolstoï, comme Tchékhoff, comme Gogol, de camper un personnage en quelques mots, notant tel geste fortuit qui le caractérise, telle particularité révélatrice de son accoutrement ? Rien n'est moins douteux. Sirine est peintre, comme Poplavsky est musicien, par la grâce de Dieu. Mais que l'on ne se trompe pas sur le caractère concret de son style, sur les contours si nets de son dessin ! C'est là précisément que se cache l'embûche : ce réalisme, en fait, n'est qu'un procédé. Il ne sert qu'à tromper notre vigilance, qu'à effacer les limites conventionnelles. Imperceptiblement, sans qu'il y ait rupture brusque, nous nous retrouvons une fois de plus en pein rêve, dans un monde irréel et grimaçant.

C'est l'histoire d'un champion d'échecs en proie à la folie qui mettra Sirine au premier rang des jeunes auteurs, et c'est encore le délire de la persécution qui va constituer le thème central de l'*Invitation au supplice*. Il semble que le romancier se sente à l'aise dans ce domaine crépusculaire où sombre la raison. Mais qu'il s'agisse d'une nouvelle autobiographique (comme le *Don*) ou bien de pièces de théâtre où il essayera ses forces, toujours l'irrationnel et le grotesque se mêlent au quotidien qui, vu de biais sous quelque angle étrange, nous apparaîtra inattendu et inquiétant.

On ne sait quoi de terrifiant monte de ces récits où l'art de la composition atteint une perfection rare, où tout semble vivre d'une vie intense, et cependant superficielle et trans-

(1) Vladimir Sirine-Nabokov (né en 1902).

parente, laissant filtrer on ne sait quelle lumière blême, quel souffle corrosif et glacial. La désinvolture même avec laquelle Sirine côtoie les abîmes, le pastiche où il excelle, son ironie féroce, ses paradoxes élégants ne font qu'accroître le malaise que l'on ressent à l'écouter. L'auteur est-il sérieux ? Se moque-t-il de ses lecteurs ? Quel est le vrai contenu de cet art hallucinant et froid ? Tout se passe comme si, poussant trop loin son jeu, prise dans un engrenage fatal, cette intelligence hautaine n'obéissait elle-même qu'au Néant.

NEC SINE TE, NEC TECUM VIVERE POSSUM

Nous arrêtons là cette brève revue de la littérature d'émigrés. Elle est forcément schématique autant qu'incomplète. On pourrait, certes, citer d'autres noms, découper d'autres silhouettes, mais on n'ajouterait rien d'essentiel à ce tableau sommaire. Résumons-le donc. Deux tendances semblent y dominer. D'une part, là où le lien vivant avec le sol natal est encore vigoureux, c'est un mouvement de retour qui se dessine vers les sources mêmes de l'art russe, vers le folklore, la poésie populaire ou encore la grande tradition classique. D'autre part, là où les racines sont arrachées ou ne tiennent qu'à un fil, c'est encore la rupture avec le milieu circonvoisin, mais cette fois-ci sur le plan métaphysique. Elle ramène aux valeurs immanentes de l'âme, au spirituel, à Dieu ou, tout au contraire rejette dans un nihilisme dévastateur. Quoi qu'il en soit, la portée de cette crise déborde de loin le domaine littéraire. Une fois de plus, et cette fois dans le cadre spécifique de l'émigration, la « polarité » éternelle de l'âme russe se manifeste d'une façon poignante.

On s'étonnera peut-être que dans cette littérature d'émigrés la Russie semble tenir très peu de place. Tous les problèmes de l'actualité russe, toutes les grandes controverses politiques, sociales, philosophiques qui pourtant remplissent la vie de l'émigration ne semblent avoir laissé aucune trace visible dans son art. La raison en est obvie : la littérature des « jeunes » procède d'une réaction contre la nostalgie

dissolvante des aînés, contre l'« esprit de Coblence » mortel pour l'art. Mais cette absence de la Russie n'est qu'apparente ou, plus exactement, la Russie, même absente, continue à dominer les esprits, ne serait-ce que par le vide que creuse son absence. C'est le drame des sans-patrie qui se joue en chaque cas individuel, quelles qu'en soient, en chacun, les vicissitudes particulières. « *Nec sine te, nec tecum vivere possum* ». En ces quelques mots tout ce drame est inscrit.

Pour cette raison-là, une étude de la littérature d'émigrés ne paraît pas sans intérêt aujourd'hui. Les événements gigantesques dont nous sommes témoins atteignent profondément l'émigration russe. Ce petit monde étrange, à nouveau scindé et disloqué, voit se poser à lui des problèmes nouveaux. Quelles en seront les répercussions ultimes ? Nous ne saurions le prédire. Mais il est clair que dans l'histoire de l'émigration une période typique est d'ores et déjà close.

Jean PALOIS.

LITURGIE ET RECHRISTIANISATION

La déchristianisation de notre peuple donne de plus en plus de gravité aux problèmes que pose la liturgie et en étend singulièrement le champ.

Sans doute le culte n'est pas tout et l'évangélisation est la forme primordiale de l'apostolat, mais le culte suit immédiatement. Il fut même un temps où liturgie et prédication se compénétraient intimement, où la liturgie était le véhicule de la foi ; où elle en était, en tout cas, l'aliment ordinaire.

Dans l'état actuel des choses, si nous interrogeons les apôtres missionnaires de notre peuple, et particulièrement les prêtres de faubourgs ouvriers et les aumôniers jocistes, il ne fait point de doute que notre liturgie, telle qu'elle est vécue dans la majorité des paroisses, n'est pour la masse ni le véhicule ni l'aliment de la foi. Elle en est souvent le scandale. Et cela parce qu'elle est inintelligible au peuple (1).

Or, la foi ne se transmet et ne se nourrit que par un langage qui, éclairant l'esprit, touche le cœur. Du jour où la traduction liturgique de l'Evangile est plus obscure que son contenu, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle ajoute une difficulté nouvelle à la propagation de la foi.

Ainsi se pose le grave problème de l'intelligibilité de la liturgie par le peuple déchristianisé ou payen que nous avons mission d'évangéliser.

I. — Le fait.

Voici, résumant de nombreuses conversations, le réquisitoire un peu rude de nos missionnaires populaires.

---

(1) L'enquête parue dans RENCONTRES : *La France pays de mission ?* établit douloureusement que le milieu paroissial, loin de séduire, repousse les néophytes ouvriers. Et cela très particulièrement en raison de sa liturgie qui est totalement étrangère à leur pensée et à leur sensibilité.

« Que vous, clercs, et que vos laïcs cultivés humainement et religieusement aient trouvé dans le mouvement liturgique de ces quarante dernières années un enrichissement de leur foi et de leur vie spirituelle, le fait, naguère contesté, ne peut plus être discuté. L'édition et la traduction du missel d'une part, les enseignements liturgiques, l'exemple des monastères, les initiatives de rénovation d'autre part, ont certainement apporté à vos séminaires, à vos groupes paroissiaux, à vos groupes de jeunesse surtout, une vitalité religieuse nouvelle considérable. On peut dire que chez beaucoup, chez vos routiers entre autres, la vie religieuse s'est identifiée à une liturgie intelligente et vivante qu'ils aiment et qu'ils célèbrent avec joie.

« Malheureusement cette renaissance n'atteint toujours que cette élite, dont le grand tort serait d'accaparer votre attention et de vous faire oublier la masse des chrétiens ordinaire et la masse plus grande des payens.

« Elle est constituée de la foule des hommes de la rue, qui, en deux générations laïques, ont à peu près perdu toute connaissance, toute sensibilité chrétienne, voire religieuse. Enfants du certificat d'études et de l'école professionnelle, apprentis, lycéens, ouvriers, artisans, commerçants, ruraux — sauf le petit nombre des catéchisés fidèles qui ont persévéré jusqu'à l'âge d'homme dans l'étude de la religion, — toute cette masse n'est nourrie intellectuellement que par le journal et le cinéma, dont le meilleur est totalement a-religieux. Leur ignorance étonne quiconque la découvre. C'est d'ailleurs l'indifférence tranquille qui met pour eux dans le même monde extraplanétaire le bouddhisme, le taoïsme ou l'Islam. Et le Christianisme. Ce sont ces foules que vous voyez le dimanche matin assiéger les gares, le dimanche soir faire la queue aux cinémas. Elles passent devant les églises sans éprouver même la curiosité d'y entrer. Pour y être allé jadis, pour y avoir par hasard assisté à un enterrement, ils n'en gardent que le souvenir d'un incomparable ennui, d'une absence totale d'intérêt, n'étaient parfois la musique et quelque défilé aux costumes étranges et somptueux.

« Sans insister sur ceux qui sortent de là irrités ou moqueurs, nous constatons que les bonnes gens sont désormais établis dans une conscience sereine qu'il n'y a là rien pour eux. C'est classé.

« Ils se sont heurtés à une inintelligibilité telle qu'ils ne tenteront plus un effort évidemment vain.

« Il serait de mauvaise foi de nier un fait aussi certain, dont aussi bien vous savez les causes.

« Votre liturgie paroissiale ordinaire s'enferme au moins en trois systèmes de défense difficiles à forcer.

« Au cœur de notre culte il y a le mystère chrétien. Cela est si essentiel qu'on dit « les Mystères », « les Saints Mystères », pour désigner les actes liturgiques proprement dits. Ce diamant central est par lui-même d'une telle richesse divine qu'il transcende la science, le génie et la contemplation. Le mystère du Calvaire, le mystère de l'Eucharistie ne nous seront transparents qu'au ciel dans la vision. Ici-bas nous ne percevons la Majesté de Dieu qu'en énigmes et en reflets. Tout ce qui a trait à cette Majesté participe de cette ténèbre éclatante. Il faut nous y résigner.

« Il est vrai que saint Paul parle d'énigme et de miroir, insinuant que toute appréhension n'est pas refusée à notre esprit. La liturgie catholique est précisément le précieux pédagogue qui, entre l'objet infini et nos intelligences d'enfants, interpose comme un écran translucide où nous pourrons lire quelques images, quelques traductions du mystère. Elle occupe l'abîme qui rejette le bouddhiste ou le plotinien dans le nirvâna ou la contemplation solitaire de l'Un.

« Une liturgie, par ses rites, ses gestes, ses paroles, par ses sacrifices surtout, est entre nous et Dieu un miséricordieux intermédiaire, qui re-lie par delà l'abîme insondable ceux qui sans elle n'auraient aucun commerce avec Dieu que le silence. Elle est empreinte de reflets divins, d'une part. Elle est chargée des intentions humaines, d'autre part. Tels les Romains ont désignés leurs « pontifes », ces « bâtisseurs de ponts » entre la créature et l'Inaccessible.

« De la part de Dieu, la liturgie est chargée de messages

intelligibles. De la part de l'homme, elle fournit à son adoration, à sa prière, à son repentir, à sa gratitude, à son offrande, des modes plus ou moins familiers ou sublimes de religion.

« On peut donc dire qu'il est de l'essence d'une liturgie d'être plus claire, d'être plus proche, d'être un accès, d'être une traduction quelconque du mystère.

« Or, il est de l'essence d'une traduction de faire passer le message d'une langue inconnue en une langue connue. Et par langue, on n'entend pas seulement idiome ; mais geste, image, évocation de toute sorte, bref tout mode d'expression saisissable par l'homme.

« C'est ici que notre peuple se heurte à une assez dure déception. Car ce qui était truchement, il y a deux mille ans pour les premiers chrétiens, judaïsants ou orientalisants, est, — comment s'en étonner ? — énigme le plus souvent pour le chrétien de Villeurbanne en 1943. Depuis les costumes jusqu'à l'idiome, depuis l'évocation de Melchisédech jusqu'à celle des Cherubim, depuis les *Kyrie eleison* jusqu'aux *Hosannah*, depuis l'autel enfin jusqu'au pain azyme, combien d'éléments de notre liturgie qui, pour un disciple de saint Polycarpe ou de saint Irénée étaient illuminants, parce que empruntés à sa vie, à son univers, à ses catégories intellectuelles, et parfois à ses mœurs payennes innocentes, ne sont plus pour le chaudronnier de Puteaux ou la blanchisseuse de Boulogne que mystères surajoutés au Mystère.

« Ainsi, *obscurum per obscurius*, s'est constituée une seconde barrière que seuls franchiront ceux pour qui l'antiquité n'a plus de secrets. Qui mettra en doute que le *Pasteur* d'Hermas, que la *Chanson de Roland*, que le *Roman de la Rose*, que l'*Institution* de Calvin et que les *Sermons* même de Bossuet déconcertent les lecteurs de Marcel Aymé ou les familiers de Fernandel ? Et cependant, n'est-ce pas à ces Français-là, comme dirait Boileau, que nous avons à révéler Dieu et Notre Seigneur Jésus Christ ? Serons-nous surpris qu'une liturgie, qui date par parties du IIIe, du VIIe, du XIe siècles, soit si étrangère à leur imagination et à leur sensibilité ? Quelle lectrice de *Marie-Claire* s'enflammera aux

chants d'amour de Thibaut de Champagne, quelle fillette ou quel garçon s'émouvront aux aventures de Berthe au grand pied ou du roi Arthur ? Comment espérer dès lors que les formes mystiques de saint Bernard, de saint Grégoire ou de saint Ambroise éveillent une sensibilité religieuse, si tant est qu'elle ne soit pas toute morte ? Une liturgie carolingienne ou grégorienne ou léonienne trouve à peine plus de résonance au cœur de nos ouvriers que n'en trouveraient des poèmes hindous ou des cérémonies chinoises.

« Mais il y a plus. Tous les liturgistes peinent à retrouver la forme authentique de textes, de rites déformés au cours des siècles. Ils y réussissent souvent ; mais non pas toujours. Et si les commentateurs érudits se partagent sur bien des problèmes, ils sont unanimes à constater que des rites, jadis vivants, se sont sclérosés au point de n'être plus que des témoins, parfois difficiles à comprendre, de ce qui avait jailli du sentiment populaire.

« Il est facile de mesurer l'abîme qu'il y a entre une joyeuse procession qui traverse toute la nef au chant des acclamations triomphales et ce que, là-bas, au coin de l'autel, me tournant le dos, a murmuré le prêtre, qui était l'*Introït* de la Toussaint. Le déploiement de l'une m'annonçait la joie de tout un peuple à l'évocation du paradis. Le silence de l'autre me plonge dans le néant. Quelle comparaison établir entre ce *Dominus vobiscum,* suivi d'un même silence, et le cortège des fidèles qui apportaient en chantant les pains, les raisins. l'huile, les offrandes destinées au sacrifice, au prêtre, et aux pauvres ? Et comment ne pas mesurer encore une fois l'action des siècles qui a rongé, mutilé, défiguré, et parfois réduit à l'état de vestiges, la splendeur de ce qui fut jadis non seulement si beau, mais si parfaitement populaire ?

« Ne faut-il pas évoquer ici tels manuscrits mutilés, pâlis, grattés et palimpsestes d'un poème millénaire, infiniment vénérables, mais que seuls pourront déchiffrer et goûter les savants ? A quel prix ces savants entreprendront-ils d'en révéler la beauté aux auditeurs, parfois incultes et toujours distraits, dont ils veulent faire l'éducation littéraire.

« Comment s'étonner si notre peuple, à le supposer attentif et désireux des choses divines, se décourage à la simple vue de ces trois barrières, dont il faut dire qu'elles sont infranchissables pratiquement à la masse ? Comment nier dès lors que, dans son état actuel, la liturgie opère, pour une part, à rebours de sa destination, puisque loin d'être le véhicule ou l'aliment de la foi dans le peuple, elle ajoute une difficulté nouvelle et gratuite à son effort vers Dieu ? »

II. — L'analyse.

Nous avons voulu laisser au réquisitoire toute sa force, sans nous dissimuler que, en toute foi et amour, certains apôtres, saisis par le tragique de leur ministère, auraient donné à leur souffrance une expression plus aiguë, et sans doute apporté des faits plus fâcheux, en dépeignant un culte négligent, routinier, sans respect ni de Dieu ni des hommes.

Mais sur la nécessité d'une immense rénovation de ferveur, personne n'élève un doute. Reste le problème posé par l'institution elle-même. Il n'en faut pas méconnaître l'urgence.

Cependant plusieurs remarques s'imposent.

La première prend acte de ce que la liturgie contient d'inexorablement mystérieux. Il faut ici reconnaître qu'un peuple, qui a totalement perdu le sens du mystère et du sacré, qui a été brûlé par le rationalisme et enivré par le scientisme primaire, se montre profondément incapable de toute foi, de toute vie religieuse. Nous l'avons dit ailleurs, le premier effort de reconstruction spirituelle doit s'appliquer à ressusciter, à ranimer tout au moins, ce sens du sacré qui seul peut lui faire accepter non seulement une liturgie, mais toute religion, et — nous l'avons montré, — toute vie sociale vraiment humaine. Si cette tâche n'est pas celle des liturgistes seulement, mais celle de tous les éducateurs et celle même d'un gouvernement intelligent de sa mission, comment ne voit-on pas qu'entre tous, les doctrinaires, les instituteurs et les ministres de la liturgie sont désignés pour cette propédeutique sans laquelle ils ne feront rien de vivant ? Ils s'appliqueront donc à rééduquer le sens du sacré au moyen de

plus humbles liturgies, de celles dont un peuple ainsi avili est capable. En particulier ils s'attacheront à lui réapprendre les formes naturelles du respect qui l'inclineront devant plus grand que lui, notamment celles qui soumettent son intelligence soit au fait, soit au témoignage digne de sa confiance.

Il convient en second lieu d'observer que *toute liturgie contient naturellement des parties ésotériques* qui, loin de répugner au sentiment populaire, répondent au contraire à son attente. Le fait de l'inintelligibilité de certaines formules, de certains rites, le fait de l'inaccessibilité de certains lieux conditionnent presque tous les cultes et font de l'*initiation* à certains secrets la forme même de l'accès à la religion.

Il est profondément inscrit au cœur de l'homme, au cœur du simple surtout, de s'en remettre à plus savant, à plus puissant que lui pour poser les actes religieux de consécration, de conjuration, d'offrande et de sacrifice, dont il se sent incapable. Que ceux-ci se trompent en recourant au mage ou au sorcier, aux augures ou aux aruspices, que ceux-là interrogent les *ourim* et les *toummin* de Jahweh ou recourent aux exorcismes du prêtre catholique, il est naturel — et il est normal — que le laïc s'en remette au clerc pour une obsécration dont il n'a pas le secret. Cette femme qui porte son enfant malade à l'autel pour que le prêtre lise sur lui l'évangile de saint Jean, cet homme qui vient jeter à ses pieds le fardeau de ses crimes, à bout de ressources et ne trouvant ni dans la médecine ni dans le cynisme la guérison de leur mal, disent au représentant de Dieu : « Tu sais, toi, ce qu'il faut faire en ma détresse. Me voici à ta merci. Je ferme les yeux pour obéir et recevoir la grâce de ton Dieu ».

Vouloir réduire la liturgie catholique, parce qu'elle est la vraie et la plus sublime, à un rationalisme, ou du moins évacuer d'elle tout élément *inassimilable à la raison pure*, serait méconnaître ce qu'il y a en elle de divin et de hautement humain. En réalité d'ailleurs, même déchristianisé, notre peuple ne répugne pas absolument à s'incliner devant l'inconnaissable. De l'Eglise qui le lui livrait sous sa forme authentique, il l'a transféré au laboratoire du savant, et plus vulgairement

au cabinet du médecin et aux salles de chirurgie, quand ce n'est pas aux officines des chiromanciennes. Il serait facile de montrer comment la crédulité populaire à l'occultisme prend un empire d'autant plus grand et injustifié que la foi lui est devenue plus étrangère.

Ainsi ne faut-il pas se scandaliser de certaines formes mystérieuses qu'a toujours revêtues la liturgie chrétienne. Le secret eucharistique refusé aux catéchumènes, plus tard les tentures où se cachait l'autel, chez les Grecs l'iconostase derrière laquelle se célèbre le mystère, l'usage de langues mortes comme le paléoslave, etc... montrent assez qu'un certain mystère est de bonne tradition. Il n'y a pas si longtemps que de saintes gens interdisaient aux fidèles la traduction des prières du canon ; et l'*Eucologe romain* de notre enfance, rédigé par les Jésuites, ne contenait pas le texte de la Messe. Nous estimons à bon droit aujourd'hui que cette discipline de l'arcane est injustifiée ; nous avons tiré les courtines et montré bien haut l'hostie aux fidèles ; nous avons traduit les paroles même de la consécration et le premier cadeau que nous faisons à un enfant chrétien est un missel « très complet ». Tout ceci est fort bien. Mais d'excellentes initiatives peuvent ici s'égarer. Il n'est pas sûr que la lecture à haute voix des prières du canon en langue vulgaire soit la meilleure interprétation de la messe pour le peuple.

Ces réserves faites — et elles sont d'importance — il n'est pas contestable que, par ailleurs, la liturgie soit un truchement et que par conséquent son inintelligibilité pour le peuple trahisse gravement sa mission.

Nous ferons encore une large part aux clercs. Il est des actes cultuels propres aux initiés qu'il n'y a aucune raison de livrer au commun. On comprend fort bien que les ministres des plus haut degrés — nous disons des ordres majeurs — et que les moines célèbrent dans un chœur clos aux regards, en une langue secrète, des offices inaccessibles aux laïcs (1).

---

(1) C'est même ce qui de temps immémorial s'accomplit dans les monastères de saint Benoît où les frères lais ne sont pas admis au chœur et récitent à part eux leurs patenôtres.

Nous n'aurions aucune difficulté à admettre que, même en des célébrations communes, comme le sacrifice eucharistique, certaines parties plus sublimes ne soient pas mises à la portée du peuple, soit du fait de la langue, soit du fait du silence, soit même du fait du secret.

En revanche, c'est la négation de ses fins, si la liturgie qui s'adresse au peuple, qui réclame son concours est célébrée de telle façon que ce concours soit impossible ou qu'il se réduise matériellement à des actes ou à des paroles sans intelligence. Si par exemple la liturgie comporte un enseignement et proprement une catéchèse, la nature des choses requiert que cet enseignement lui soit livré en clair par quelque truchement que ce soit. C'est bien pour cela que la messe de paroisse, fût-elle chantée, comporte la lecture de l'évangile en langue vulgaire et l'homélie de même. Il est clair que ceci ouvre une voie et que la lecture des textes catéchétiques traduits au missel est non pas une innovation, mais un simple retour à la tradition.

La reconstitution du dialogue entre le célébrant et le peuple n'est que logique. De même l'offrande. Y a-t-il si longtemps que pour rendre à la messe sa signification, en brisant avec des siècles de jansénisme, il fallut l'audace et la sainteté de Pie X pour rétablir le rite ordinaire de communion ? Nous avons alors bénéficié de la plus inespérée des révolutions, auprès de laquelle les plus osées que nous puissions aujourd'hui concevoir ne sont que des timidités d'enfants.

On ne manquera pas d'invoquer ici une longue tradition qui, tout au moins depuis près de quinze cents ans, s'accommode pour le peuple chrétien sans lettres, et sans livres, d'une assistance aux mystères tout autre que la participation qu'il y prenait aux origines. Sans doute, quand il ne comprit plus du tout le grec, l'Eglise lui parla-t-elle en latin. Mais bien vite il ne comprit plus le latin ; et, depuis nos origines françaises, depuis Geneviève et Clotilde, jusqu'à nos grand' mères paysannes, l'immense majorité des chrétiens pieux assista à la messe sans y faire autre chose que parfois de chanter, ou de regarder l'autel, et plus tard d'égrener son

rosaire. Pendant des siècles, le peuple agenouillé ne « suivait » pas, et pour cause, sa messe ; et cependant il s'y unissait admirablement dans la foi et l'amour au Christ présent et immolé.

Il serait hérétique de prétendre que cette religion populaire fût superstitieuse ou vaine. Aujourd'hui encore, de saintes et simples âmes de vieilles femmes, de moines lais, prennent au saint sacrifice, sans en « suivre » le texte, une communion qui ferait envie à saint Bonaventure.

Mais il faudrait éviter ici un paralogisme dangereux. Ces simples avaient le cœur rempli de la foi. La passion de Jésus-Christ était l'objet constant de leur contemplation. Ils n'avaient qu'à fermer les yeux et ouvrir la bouche pour s'unir saintement au pain mystérieux de l'autel invisible. Il leur suffisait d'un mot en latin, bien moins, d'un geste, pour savoir que cette hostie leur apportait le Corps et le Sang de Jésus-Christ. Jeanne d'Arc et sa mère Isabelle n'en savaient et n'en demandaient pas davantage, quand elles assistaient, immobiles, à deux, trois messes. Combien de pèlerins ne font pas autrement aujourd'hui encore à Lourdes, déposant au pied de l'autel leur lourd fardeau de misères porté de si loin, s'emplissant les yeux de la vue de l'hostie, ou, plus paisiblement encore, les yeux clos, s'abandonnant à la douceur d'une certitude sans parole, d'un amour qui n'est qu'un don et une attente.

Il est douloureusement clair que cette contemplation n'est plus aujourd'hui possible à ces masses ouvrières sans foi au Christ, sans connaissance même de Dieu. Leur demander une telle acceptation liturgique leur offre un double scandale : d'abord celui du néant, puisque leur ignorance ne leur fournit aucun objet ; et puis celui d'un défi, puisqu'élèves de l'école moderne et lecteurs du journal quotidien, ils ont désormais le goût de savoir et la prétention. Il devient impossible de réclamer d'eux un tel blanc-seing et ce n'est pas toujours, ni en tout, orgueil qu'ils s'y refusent. Ils veulent tout au moins qu'on s'intéresse à eux, qu'on leur explique de quoi il s'agit (1),

(1) Le mot populaire est juste, disant de tel missionnaire : « Ah ! celui-là, il ne prêche pas ; il s'explique. »

qu'on leur fasse l'honneur de les traiter en hommes. Et c'est peut-être en fils de Dieu qu'ils aspirent à être traités. « Car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître. Mais je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père. » (Jean XV, 15).

III. — D'une liturgie catéchuménique.

Certes il faudra que le travail des savants continue de porter la lumière au cœur d'une liturgie dont l'antiquité est un titre. Il faudra que nos groupes les plus cultivés reçoivent une initiation de plus en plus intelligente au missel. Il conviendra que les liturgies paroissiales elles-mêmes, comme à saint François Xavier, à Notre-Dame de l'Espérance, à Paris, comme à Notre-Dame de Saint Alban, à Lyon, ou aux Gets de Savoie, se rajeunissent dans la vérité retrouvée des rites cérémoniels.

Mais comment ne pas souhaiter que soit facilitée au peuple chrétien une vie liturgique qui ne peut ni ne doit en aucune façon être réservée à des chapelles ? Le grand réformateur qu'était Pie X a fait franchir à la liturgie eucharistique et à la récitation de l'office des étapes qui semblaient interdites ou du moins réclamer des siècles. La Sainte Eglise, toujours jeune, sous l'action du Saint Esprit, qui évidemment la travaille aujourd'hui dans les profondeurs, nous réserve à coup sûr des surprises qui seront des joies. Il est évident qu'un conservatisme archéologique ne répond plus aux ferveurs liturgiques des clercs ni des laïcs.

Mais un autre et immense champ de liturgie populaire s'ouvre devant nous, encore timidement exploré, que l'Eglise nous invite de plus en plus généreusement à cultiver.

L'émouvant rapport présenté au Cardinal de Paris par des aumôniers jocistes, constatant à quel point *la France est un pays de mission*, revient sans cesse à l'évocation d'un catéchuménat nécessaire aux demi-convertis du paganisme. C'est l'idée la plus féconde de leur programme, et elle leur est imposée d'une part par dix années d'expérience douloureuse, d'autre part par l'interrogation des missionnaires en pays

payens et par celle des siècles de la primitive Eglise. Tout converge à établir que le passage du paganisme à la vie chrétienne totale est en général impossible et qu'il faut constituer pour ces néophytes de bonne volonté, mais si éloignés de la foi, des milieux de transition qui, sans les déconcerter et sans les accabler par une initiation soudaine, les acheminent progressivement aux mœurs adultes du chrétien.

Cette thèse est trop fondée en expérience et en tradition pour être contestée.

Les aumôniers jocistes ont certainement leurs vues et la « Lettre aux Aumôniers » d'octobre dernier précise que les convertis du paganisme moderne ne peuvent persévérer sans le concours d'un milieu chrétien *adapté* ; qu'on a « voulu trop vite les introduire, les agréger au milieu paroissial dont les mœurs sociales ou politiques... les ont surpris, déconcertés ou scandalisés. » Il faudrait donc que la section jociste, au lieu d'être contrainte à « s'aligner avec la paroisse et à participer à toutes ses activités ou manifestations », fût autorisée à vivre « sa vie propre, sous le contrôle bien entendu de la hiérarchie », qu'elle « eût une réelle autonomie et jouisse des franchises nécessaires pour s'adapter aux besoins du milieu payen... adoptant des mœurs de ces milieux tout ce qui n'est pas péché, même si cela choque nos sensibilités bourgeoises. »

Or, qui au travers de ces formules cherche à atteindre le réel, c'est sans doute aux « mœurs sociales et politiques » du milieu paroissial qu'il découvre que sont étrangers nos demi-convertis. Mais — et l'on est surpris que les enquêteurs ne le disent pas en propres termes — c'est plus encore aux mœurs liturgiques de la paroisse. Plusieurs de leurs jeunes militants en témoignent : l'atmosphère des cérémonies dévotes, des processions, des messes bourgeoises leur est irrespirable. Et de deux choses l'une : ou ils ne peuvent s'y sentir et ils ne persévèrent pas dans leur essai de vie chrétienne ; ou ils s'y conforment et perdent peu à peu le contact avec leur milieu ouvrier payen sur lequel ils n'ont plus désormais d'action.

Il est donc certain que si un catéchuménat à part s'impose, c'est en premier lieu pour la vie liturgique. N'est-ce point

ce qu'avec une sagesse divine l'Eglise primitive réalisa dans ce catéchuménat liturgiquement si défini qu'après vingt siècles notre assemblée communautaire en garde presque intact le souvenir. Nous parlons toujours de « la messe des catéchumènes ». (J'enregistre ici ce mot qui n'est pas très heureux, puisque « Messe » il n'y a pas), qui ne comporte qu'une liturgie du seuil consistant essentiellement en *catéchèses*. Après quoi se faisait le renvoi des catéchumènes qui, pendant des années, et parfois leur vie entière, ne connurent de liturgie que la simple exposition de la foi.

Ce n'est qu'après des années de catéchèse, et surtout des années d'éducation chrétienne, qu'ils étaient admis à demander le baptême et qu'en suite ils étaient « initiés » aux mystères proprement dits.

Nous avons là un fait hautement attesté capable d'éclairer singulièrement le problème d'une liturgie populaire.

Aux initiés, aux vieux chrétiens, nous tâcherons d'apporter une liturgie vivante, adaptée à leurs formes d'esprit, mais comportant l'imprescriptible mystère de la foi, duquel ils seront dûment instruits, et certaines formes mystérieuses qui ne seront plus pour eux la déroute que nous avons décrite ; le tout véhiculé dans le truchement d'un rituel qui soit une traduction et non une énigme.

Mais aux masses sympathisantes, à ces prosélytes de la Porte, qu'avaient si audacieusement accueillis les Juifs eux-mêmes, comme il sera de fidélité intelligente de proposer une *liturgie catéchétique* ou *catéchuménique*, une liturgie blanche (si l'on veut reprendre un mot d'une ancienne et vénérable tradition), simplifiée à l'extrême, toute intelligible, toute de souplesse pédagogique, qui choisisse les lieux, les modes, les représentations les plus aptes à captiver l'attention, à éveiller la curiosité sympathique d'un peuple ravi.

Je dis *ravi*, parce que l'expérience montre que ces présentations ou représentations du fait chrétien suscitent dans les foules les moins cultivées une ardente émotion. Nous l'avons vu à Chartres sur les marches de la cathédrale en nos

représentations de la Passion et jusqu'à Jérusalem devant une foule mêlée d'incroyants, de Juifs et de Musulmans. Nous l'avons vu au Puy, en ce 15 août 1942, qui marque une date dans l'expérience religieuse de cette génération. Nous l'avons revu à Voreppe, en ce 15 août 1943, où le Chemin de Croix fait nu-pieds dans la nuit au travers des rues de la ville, s'acheva durant la veillée par plus de vingt retours aux sacrements. Ce qu'aurait à peine assuré une mission. Quant au sillage laissé par Notre-Dame de Boulogne (1) qui dira, qui comptera, au cours de ces entrées aux flambeaux, de ces messes de minuit, de ces longues processions suppliantes, les foules soulevées par l'espérance, agenouillées dans la prière et en si grand nombre renouvelés par les sacrements ; et les âmes revenues ou venues à la foi ?

« Liturgie du seuil », oui, certes ? Et pourquoi en avions-nous si souvent perdu le sentiment ?

Lorsque dans la ferme de Champagne, à Juvisy, nous avons, en 1926, célébré dans le plus communiste des coins de banlieue notre premier Noël routier, n'était-ce pas un horizon de lumière qui s'ouvrait devant nous, quand nous vîmes à l'*Orate fratres,* dans le froid glacial qui nous faisait pleurer, une couronne d'hommes, debout, à qui nous avions dit de rester couverts à cause du gel, qui, avec une gravité rituelle, tiraient des cigares de l'Arbre de Noël la somptueuse fumée de ce très moderne encens ? Je me souviendrai toujours du mal que nous eûmes après la messe à les renvoyer chez eux, plutôt que de demeurer à la seconde, puis à la troisième messe, et des poignées de mains si rudes qui soulignaient leur demande : « Vous reviendrez, n'est-ce pas, Monsieur le Curé ? »

Et comment oublierais-je ces autres catéchèses, au Club du Faubourg, où, sur le Christ ou la Vierge, sur la confession

---

(1) Ce que nous disons ici ne vaut peut-être point pour certains milieux nettement hostiles ou qui n'avaient pas été suffisamment préparés à saisir le sens du « Grand Retour ».

ou sainte Thérèse de Lisieux, sur le Pape, ou sur le Paradis, nous apportions à ces drôles de prosélytes nos manières d'épîtres ou d'Evangiles, qui souvent étaient écoutés — et proférés — dans les larmes.

Qui sait si toutes ces expériences n'anticipaient pas, sans que nous en ayons conscience, sur ce qui, dans notre monde paganisé, serait cette liturgie missionnaire d'un immense catéchuménat ?

Paul DONCŒUR.

L'AUTRE VERSANT

Au R. P. Lhande, hommage d'un braconnier breton.

Au-dessus du baquet de bois, les deux petits pieds que Gachoucha venait de retirer précipitamment de l'eau trop chaude, frétillaient comme deux poissons rouges. « Ils sont cuits », cria-t-elle, en les regardant avec une vive satisfaction. « Presse-toi, ma fille », riposta la Mère Angèle, très absorbée elle-même par un pareil bain de pieds ; comme chaque soir, en cette ferme basque, tous les pieds de la maisonnée, après avoir peiné dans les sabots au long du jour, passaient par l'adoucissante eau chaude avant d'aller reposer sur la toile des gros draps. Preste et silencieuse, Gachoucha rinça ses petits pieds, les essuya, et enfila la paire de bas qu'elle avait préparée. Ces bas excitèrent la méfiance de la fermière : ils étaient l'emblème du dimanche, le signe d'un jour férié, l'annonce d'une sortie ; ils allaient de pair avec les souliers qui remplaçaient les sabots lorsqu'il fallait se rendre au village. Aussi, la Mère Angèle, croyant son autorité en péril, intervint-elle sans retard : « Quelle idée, ma fille, de prendre tes bas pour te coucher ? Tu sais bien que nous n'allons pas à la Messe de Minuit. » Gachoucha parut interdite ; silencieuse un instant, elle finit par dire qu'elle avait froid ce soir, et que ses bas, elle les ôterait pour dormir. « Tu deviens douillette, gronda la fermière. Ce n'est pourtant guère le jour. Je ne te vois pas gardant les bêtes toute la nuit sur la colline, comme ils firent à Bethléem. Allons, va te coucher. » Gachoucha baissa les yeux et le nez ; après un rapide bonsoir, elle glissa sur ses bas jusqu'à sa chambre ; mais ces bas provocants — oubli ou rancune ? — elle les avait encore aux pieds en se couchant.

*

En ce mois de décembre 1914, la place ne manquait pas à la ferme Béretta, grande demeure isolée, de la commune d'Hasparren au pays basque. Sur les quatre homme qu'elle abritait en temps paisible, un seul restait : le grand-père ; les autres étaient mobilisés. Aussi la petite Gachoucha avait-elle sa chambre, à elle toute seule, et dans son haut lit de noyer elle pouvait songer à loisir, à la manière des grandes personnes. En fait, malgré ses douze ans tout roses, et cette mousse brune de cheveux qu'aucune tresse ne venait encore contraindre, Gachoucha était déjà une grande personne.

A Béretta, elle n'était pas chez elle ; sa maison paternelle, c'était la Coua, une autre ferme du pays, mais sise de l'autre côté de la montagne, sur Hayerre et non plus sur Hasparren. Avant d'être domestique chez la Mère Angèle et de soigner ses deux poupons, Gachoucha (Gracieuse) avec sa sœur Caticha (Catherine) avait élevé trois petits frères, car leur mère était morte à la naissance de son dixième enfant. Alors, tandis que le père et les garçons assuraient le travail des champs, les deux sœurs avaient tenu la maison, et surtout élevé les enfants : Martin, Auguste et David. Maintenant qu'ils ont un peu grandi — David, le dernier, a cinq ans — il suffit d'une femme à la maison. Caticha, l'aînée, est restée, et Gachoucha a été placée comme servante. A la Mère Angèle, sa patronne, elle rend de vrais services : non seulement on lui confie à la fois la garde des bêtes et celle des enfants, mais aussi le raccommodage et la cuisine ; même, signe de confiance inouïe, c'est à elle qu'est remise la cuisson de ce pain de maïs qu'on appelle mestüa au pays basque et méture dans le Sud-Ouest ; c'est pourtant une opération délicate où la pâte, enrobée de feuilles de platane et cerclée de cerceaux de fer, est mise au four en même temps que le pain de froment, mais retirée bien avant lui.

Après la mort de sa mère, son départ de la Coua avait été le grand chagrin de son existence ; ce qui l'avait peinée par-dessus tout, c'était de laisser son David, le petit qu'elle avait élevé, qu'elle aimait comme une vraie maman, et qui lui rendait une affection violente. Ils avaient pleuré tous les

deux de vraies larmes silencieuses, et non plus des sanglots d'enfants, lorsque le moment était venu de l'adieu. Mais aussi quelle joie lorsqu'ils se retrouveraient... « Tout à l'heure ! », se disait Gachoucha, en comptant les heures sur ses doigts.

Le grand problème était de rester éveillée car la journée avait été particulièrement rude : profitant du temps sec, le grand-père qui commandait à la ferme Béretta, avait voulu labourer et, tout le jour, Gachoucha avait dû guider les bœufs tandis que le vieil homme peinait aux mancherons de l'arère. Demander la permission d'aller passer la veillée de Noël en famille, et partir tout de suite ? il n'y fallait pas songer : la Mère Angèle était bonne maïs austère, appréciant peu la fantaisie. Restait donc à attendre patiemment que la nuit s'avance, et que tout le monde dorme à poings fermés, avant de se hasarder à sortir. Heureusement, la vieille pendule de la cuisine, en sonnant les heures qu'elle redoublait même consciencieusement, tenait benoîte compagnie, en attendant de donner le signal de l'escampette.

*

L'antique pendule n'avait pas achevé de sonner lentement un minuit solennel que Gachoucha surgissait, tenant d'une main ses sabots et, de l'autre, serrant dans la poche de son manteau un précieux petit paquet. Sortir de la maison n'était qu'un jeu ; pour que chiens et chats puissent circuler sans déranger personne, le portillon de la ferme ne descendait pas jusqu'au seuil : souple comme une chatte, la petite se faufila silencieusement par-dessous. Quelques pas, et elle était au grand portail qui fermait la cour. « Porphyre ! », appela-t-elle doucement avant de toucher au loquet ; de l'autre côté de la barrière, une masse sombre parut. « Porphyre, mon chien ! » A travers les claires-voies passe une main menue qu'une grosse langue vient humecter. Gachoucha, tranquille, ouvrit la barrière : Porphyre l'avait reconnue. C'était un énorme pyrénéen qui devait son nom, semble-t-il, bien moins à la couleur de sa toison rousse tachée de noir, qu'à la sonorité des syllabes, faciles à prononcer et à entendre :

« Porphyre ». Un nom retentissant convenait bien, en tous cas, à ce hurleur qui proférait de furieux aboiements chaque fois qu'un inconnu apparaissait en vue de la ferme ; mais, pour les familiers, il était bon et caressant. La petite le détacha et lui fit signe : il comprit tout de suite ; avec ce compagnon, elle se sentit en sûreté.

Sur la route, elle mit ses sabots — il avait fallu renoncer aux souliers trop difficiles à lacer dans l'obscurité — puis l'expédition commença, lentement d'abord pour ne pas faire trop de bruit, et aussi parce que le chemin montait jusqu'à la crête boisée qu'il fallait franchir avant de redescendre sur Hayerre. La nuit était sèche mais sombre : le chien marchait devant avec son instinct sûr. Un bois d'énormes chênes couvrait le sommet de la montagne : il y faisait si noir que Gachoucha ne vit même plus son compagnon et dut s'accrocher à son collier. La descente fut vertigineuse. Le chemin pierreux dévalait, sans cesse coupé par de grosses racines noueuses qui tendaient des pièges au ras du sol. Hardiment, la petite montagnarde, sûre d'elle-même, au lieu de ralentir se mit à trotter allègrement. Sur la pierraille, ses sabots bien ajustés et rapides cognaient comme des castagnettes tandis qu'à côté d'elle la masse lourde du chien retombait en sourdes foulées. De temps à autre, la petite esquissait une chute, mais toujours son corps nerveux se redressait dans une tension rapide. Une fois cependant, elle se sentit tomber : alors une détente brusque la fit basculer à temps sur le dos ouaté de son chien ; croyant à un jeu, il aboya bruyamment ; « Chut ! », fit-elle avec un grand rire.

Mais déjà ils approchaient de la Coua où Fidéli, un autre pyrénéen, tirait à plein collier sur sa chaîne pour bondir au-devant de sa maîtresse ; sans s'attarder à des caresses, celle-ci s'engouffra dans la cour de ferme où elle tomba sur sa sœur Caticha, occupée à préparer la pâtée des cochons. Elle lui sauta au cou : « Où est David ? », demanda-t-elle en l'embrassant. « A la Messe, répondit Caticha, Jean-Baptiste a emmené les trois petits. » — « Tant mieux ! », cria Gachoucha. Et sans plus d'explications, comme si elle avait peur tout de

même d'être en retard, elle entraîna sa sœur à l'intérieur de la maison.

*

A l'église d'Hayerre, toute reluisante de cierges et résonnante de chants, David n'était qu'un petit chrétien parmi beaucoup d'autres. A cause de sa prime jeunesse, entre son frère Auguste et son frère Martin à peine plus âgés, il occupait le premier rang du groupe des enfants où l'on ne distinguait de lui qu'une tête ronde. Aussi sérieux à l'église qu'ils étaient remuants au dehors, tous ces petits Basques ne causaient nul ennui à Veronica, la vieille fille qui les surveillait ; l'on voyait sa mantille noire s'incliner dévotement sur son gros missel à moins qu'elle ne se redressât un peu vers la tache d'or pâle que faisait le prêtre à l'autel.

David — c'était sa première Messe de Minuit — regardait de tous ses yeux cet autel scintillant de lumières tout en écoutant les jeunes filles du bourg chanter de vieux noëls avec des voix rudes et pures. On lui avait fait dormir un somme avant le départ pour la Messe, et, en quittant la ferme, il n'était qu'à demi-réveillé, mais la marche dans le froid l'avait si bien dégourdi qu'à l'entrée du village Jean-Baptiste, son grand frère, avait peine à le retenir.

Pour arriver à l'église, il fallait traverser le cimetière ; David y connaissait déjà la tombe de la famille où sa mère reposait auprès des grands-parents ; ce simple souvenir lui donnait l'impression qu'il entrait chez lui à l'église où, dès le porche, il se sentait envahi par un amour mêlé de révérence pour ce Père plus majestueux qui habitait là. Cette crainte et cet amour mêlés, c'était sa manière à lui d'adorer Dieu. Il restait bien sûr un enfant de son âge, un oiselet dont la pensée et le regard sautillent, mais sans nul caquetage ni aucune agitation. Si on lui eût demandé à quoi il pensait, il aurait montré du doigt les tribunes, ces immenses tribunes qui font tout le tour des églises basques et où les hommes s'entassent tandis que les femmes restent en bas ; avoir sa place à la tribune, auprès de Jean-Baptiste, paraissait au petit David

un sort beaucoup plus enviable que d'être l'un de ces enfants de chœur, si jalousés pourtant à cause de leurs soutanes rouges. Mais le rêve des tribunes, avec sa réalisation lointaine. faisait place, ce soir, au rêve de Noël, autrement mystérieux et prochain : sur la cheminée, avant de partir, David avait demandé qu'on mît ses souliers et, sans oser formuler une demande trop précise, le petit, dans sa prière de maintenant, présentait ses deux souliers ouverts au bon Dieu.

*

C'était aussi vers ces deux souliers que Gachoucha s'était précipitée en entrant dans la ferme avec sa sœur : bien cirés, bien noirs, bien posés, ils occupaient sagement la place traditionnelle sur la tablette de la haute cheminée où le poivre et le sel, et même la Vierge de Lourdes, s'étaient un peu poussés pour qu'ils puissent trouver un petit coin ; sous les talons qui dépassaient un peu, luisaient les gros clous brillants d'une ferrure. En apercevant ces souliers vides, Gachoucha, dans un éclair, repassa toute son enfance : jamais elle n'avait manqué à Noël de cirer ses souliers avec amour, de les disposer avec un grand élan d'espérance ; pourtant elle n'y avait jamais rien trouvé ; en grandissant, elle comprit que l'on était trop pauvre à la maison, et que leur père était trop absorbé par son rude travail pour trouver le temps d'être maternel ; n'empêche que son cœur d'enfant en avait gardé une morsure. Mais David, ce soir, ne connaîtrait pas tristesse pareille.

Vite, Gachoucha monte sur une chaise et glisse dans l'un des souliers la plaque de chocolat qu'enfermait précieusement la poche de son manteau ; elle la plante debout, bien droite, puis elle redescend pour voir l'effet. C'est magnifique. Dans le petit soulier d'enfant s'élève la barre de chocolat qui prend des proportions gigantesques : du moins elle paraît telle à Gachoucha. Elle ne pense pas une minute au sacrifice qu'elle a fait en s'en privant. Toute l'attente, toute la joie qu'elle couvait depuis quinze jours, exactement depuis ce soir béni où sa patronne lui avait rapporté de la foire ce magnifique chocolat, éclatait en un merveilleux épanouissement. Elle ne

trouvait rien à dire ; il lui prenait envie de pleurer ; elle venait de créer un bonheur qu'elle n'avait elle-même jamais connu, et elle sentait que les racines de sa joie lui fendaient un peu le cœur.

Ces minutes d'extase passées, Caticha et Gachoucha étaient retournées à la cour achever la pâtée des cochons. Puis, comme il ne restait rien d'autre à faire, elles étaient revenues à la ferme s'asseoir devant la cheminée, sous les souliers et la barre de chocolat, pour causer ensemble sérieusement, comme deux vieilles commères.

David, évidemment, était le grand sujet de conversation Caticha raconta son dernier exploit. L'autre jour pendant que l'on binait le maïs, un travail beaucoup trop dur pour lui, sa sœur l'avait envoyé à la ferme chercher leur déjeuner : « Tu feras seulement chauffer la soupe dans le bidon. » Quelle n'avait pas été son inquiétude en voyant de loin la cheminée fumer de gros nuages blancs. « Il va se brûler », avait gémi Caticha. — « Cela lui apprendra », avait répondu le père. Une demi-heure après, David était revenu en chantant — il chantait toujours quand il ne jouait pas du clairon — et avait tiré d'un panier quatre grosses crêpes : autant que de travailleurs. La farine, l'huile, la poêle, le feu, David s'était débrouillé au milieu de tout cela et il apportait des crêpes très mangeables. Rien qu'en voyant faire à ses sœurs ce mets presque quotidien, il avait très bien appris à le confectionner tout seul.

*

Un bruit de voix, des piétinements interrompirent la conversation : leurs frères arrivaient ; elles coururent à leur rencontre. Ils furent un peu surpris de trouver Gachoucha mais cette surprise même cadrait si bien avec la fête miraculeuse qu'elle en devenait presque nécessaire. « Je me languissais de toi », lui dit David ; et c'était vrai. Il apparaissait de face maintenant, bien éclairé par la lampe de cuivre qui pendait à une poutre de la salle commune. C'était un petit luron, pas trop haut, mais bien pris dans sa veste bleue ; quand il

ôta son béret, ses crins noirs apparurent, très ras et serrés sur une tête de buis où le sang mettait des reflets roses. Beaucoup de petits Basques sont ainsi : bruns et nerveux, mais ce qui accrochait chez celui-là c'étaient deux yeux très fendus et très ouverts où, dans une immense marge blanche, deux tout petits points noirs roulaient sans cesse des éclats de malice ou des remous de tendresse.

A peine entré, David s'arrêta, pas très sûr d'avoir bien vu : quelque chose avait fleuri dans ses souliers ; il s'approcha, tendit les bras vers l'objet insaisissable et appela Jean-Baptiste à la rescousse ; celui-ci descendit non pas le chocolat mais les souliers pour que David cueillît lui-même le cadeau du ciel. Il y eut une minute d'un silence exquis, complet et léger, qui vibra comme une musique autour de l'enfant David. Puis des exclamations, des rires, toute une bourrasque juvénile où chacun tenait sa partie. Là-dessus le père entra ; trop fatigué par sa journée de travail, il avait préféré, hier soir, se coucher tout de suite et n'aller à la Messe qu'au matin ; en rentrant les enfants l'avaient réveillé et il apparaissait, hérissé, tout gris, ayant juste enfilé son pantalon et ses sabots, semblant prêt à travailler plus qu'à rire. David courut à lui, brandissant le chocolat. « C'est que tu as été travailleur », lui dit son père. Dans sa langue à lui, travailleur avait le sens de sage.

Alors le rite que tous les enfants attendaient s'accomplit. L'année entière, ils s'entendaient dire : « Mes enfants, si vous travaillez bien, vous aurez à Noël un bon chocolat au lait. » Et le père, comme un justicier qui va rendre une sentence, se tournait enfin vers eux : « Mes enfants, vous avez bien travaillé, je veux vous récompenser. David gardera son chocolat mais il y en a d'autre dans le buffet et Caticha va vous faire un bon chocolat au lait. » Lui s'assit devant l'énorme pétrin qui centrait, comme il se doit, cette ferme basque. Par-dessus, un grand couvercle plat, admirablement ciré, débordait le coffre qui servait de table. Devant cet autel rustique, bientôt recouvert d'une nappe blanche immaculée, le vieillard, quand il se leva pour dire le Benedicite, avait l'air d'of-

ficier au nom de toute sa famille. Le beau chocolat, très clair, mais très laiteux, parfumait toute la pièce. Les enfants dans leurs bols de terre jaune plongèrent les cuillers de fer, trempèrent des tartines de pain blanc. Une joie régnait douce et mystérieuse qui enveloppait tous les enfants mais se posait, comme un sacre, sur le front du seul David : autour de lui — les noms de baptême sont toujours prophétiques et influents — ses frères et sœurs tramaient un chaud velours d'affection, tout bordé de l'hermine d'une féminine tendresse, tandis que sur la nappe, devant lui, le papier vert et or du chocolat resplendissait royalement.

Dans la nuit noire, dès que fut achevé le modeste réveillon, Gachoucha s'en retourna, escortée jusqu'au sommet de la montagne par Jean-Baptiste et les trois petits ; ils se quittèrent tout en haut. Sur l'autre versant, malgré l'heure avancée et le danger d'être surprise, la fugitive descendit très lentement, dans la plénitude de sa joie et l'immensité de cette nuit de Noël. En rattachant Porphyre, elle lui mit un baiser entre les oreilles, puis se coucha sans crainte, non sans avoir plié sa robe et ôté ses bas.

Le lendemain, lorsque sa patronne, qui l'avait entendue rentrer et qui la laissa dormir tout le matin, lui demanda brusquement à son entrée dans la salle : « Où es-tu allée cette nuit, Gachoucha ? », elle raconta candidement toute son histoire. Sa patronne l'écouta sans l'interrompre, puis, la regardant d'un air ni élogieux ni réprobateur, elle se contenta de murmurer : « Quelle idée, ma fille ! » et elle reprit son travail interrompu.

*

C'est exactement en la nuit du 24 décembre 1914 que Gachoucha réussit cette Noël buissonnière. Depuis, elle aurait dû vieillir puisqu'elle est elle-même la mère de deux grands enfants. Mais par un miracle de grâce — n'a-t-elle pas été baptisée sous le nom de Gracieuse ? — sa jeunesse lui est restée, admirablement intacte. Maintenant elle soigne les enfants des autres ; de celui dont elle s'occupe actuellement, chaque

fois que je les rencontre, elle m'assure avec autant de conviction que s'il s'agissait de son royal David : « Ce petit, il est adorable. »

David a beaucoup grandi. Il est marié au pays basque et père d'un premier enfant. De temps à autre, un mariage, un deuil ou un baptême réunit toute la famille, sauf le père couché à son tour à l'ombre de l'église d'Hayerre. Dans ces grandes occasions, David, à un moment ou à un autre, ne manque jamais, le pauvre, de dire à mi-voix, en fermant un peu ses grands yeux bruns : « Te rappelles-tu, Gachoucha, quand tu m'avais apporté le chocolat ? »

Jean du Rostu.

LA BOURGEOISIE FRANÇAISE ACTUELLE VUE A TRAVERS SA JEUNESSE

On connaît le mot de Paul Valéry : « La jeunesse est ce qui sera ». De là sans doute l'intérêt toujours vif que présente l'exploration de la mentalité des jeunes, pour peu qu'on veuille considérer aujourd'hui moins comme le lendemain d'hier que comme la veille de demain. Et à cette heure où tant de bouleversements menacent encore, et pour longtemps, chacune de nos aurores, peut-être même cet intérêt coutumier prend-il la forme de l'angoisse. Avec quelles ressources d'esprit et de cœur se présenteront les « moins de 20 ans » d'aujourd'hui face aux épreuves embusquées d'avance sur le sentier de leur vie ? Les trois années douloureuses que nous venons de vivre ont-elles en définitive exalté leur énergie ? Au contraire, ont-elles été trop lourdes pour leurs âmes d'adolescents ?

A cette question le présent article voudrait tenter de répondre moins en résumant des impressions strictement personnelles qu'en condensant, si je puis dire, des témoignages venus de points très différents.

C'est d'ailleurs à la seule jeunesse de la bourgeoisie française que se bornera ce diagnostic. Il ne sera donc pas question, dans les pages qui vont suivre, de la jeunesse ouvrière et de la jeunesse paysanne, qui mériteraient sans doute des appréciations distinctes.

Et même, ce disant, j'ai conscience de ne pas encore assez circonscrire le domaine de mes remarques. D'après les témoignages que je résume, il existerait de notables différences de climat entre les zones de la France. La nature des épreuves,

la qualité des efforts d'encadrement, l'atmosphère générale du pays n'ont pas été les mêmes partout. Il n'est donc pas surprenant que les réactions de la jeunesse n'aient pas été, ici et là, partout identiques. Dès lors sera-t-il plus juste de n'accorder valeur à mes propos que relativement à la jeunesse bourgeoise de la zone sud. C'est sur elle seule que portent les témoignages dont je me fais le rapporteur. C'est elle seule que je juge.

Ainsi délimitée, cette enquête permet néanmoins de se faire une idée approximative des forces qui travaillent une bonne part non seulement de la jeunesse mais de la bourgeoisie française d'aujourd'hui. Car, de l'avis des observateurs, les symptômes du mal qui affecte la jeunesse bourgeoise française en ces heures de défaite reflètent assez bien le mal qui ronge aussi leurs aînés.

*

Je viens d'employer une expression de couleur sombre : « symptômes du mal ». En effet dans l'ensemble, le lecteur s'en rendra vite compte, le jugement ici porté sera sévère. Toutefois, pour ne pas trouver ces vues plus noires que de droit, qu'on veuille bien admettre que c'est de la grande masse et non des élites de cette jeunesse bourgeoise que l'analyse ici faite prétendra déceler les tentations.

Remarque d'importance. Car un fait est sûr : la séparation s'accuse de plus en plus en France d'une élite qui monte et d'une masse qui se dégrade. Certes, dès avant la guerre, cette brisure était constatable. Grâce au Scoutisme, grâce à l'Action Catholique surtout, depuis plusieurs années s'étaient, quoi qu'on en ait dit en 1940, dégagées de la *turba magna* des individualités remarquables et en grand nombre. Ce fait demeure. Il s'accentue. Tout aumônier d'étudiants qui confronte loyalement les souvenirs de sa propre jeunesse avec le spectacle que donnent tant de « militants » d'Action Catholique ne peut que saluer ceux-ci chapeau bas. Les meilleurs d'aujourd'hui valent mieux que les meilleurs d'il y a 20 ans. Jamais plus qu'aujourd'hui — et grâce à nos souf-

frances — on ne rencontrerait au passé, dans le domain
spirituel, des réussites plus éclatantes et des vies mieu
données. Mais c'est le « petit troupeau » dont parle l'Evangile
A côté de ces vies soulevées par le sacrifice, que de vies tra-
vaillées par les tentations que nous allons dire et vaincue
par elle !

Je ne dirai rien de plus de l'élite — ou du moins quelque
remarques sommaires nous permettront de conclure à so
sujet.

Cette élite se rencontre surtout, à parler à vue d
pays et des jeunes au-dessous de 20 ans, dans les cadre
des Mouvements confessionnels, particulièrement dans le
cadres de l'Action Catholique et du Scoutisme. C'est un fai
aujourd'hui patent : les divers essais du Secrétariat à l
Jeunesse pour créer des mouvements hors des perspective
religieuses n'ont pas réussi à donner tout ce qu'ils promet-
taient.

Cette élite bourgeoise ainsi située reste, comme avant l
guerre, malhabile à « incarner » son idéalisme. Quan
on confronte la puissance de rayonnement et d'action d'u
jéciste et d'un jociste, nul doute que le jociste continu
à l'emporter de beaucoup. C'est que les mêmes causes pro
duisent les mêmes effets. Malgré les initiatives tâtonnante
de l'éducation générale dans nos lycées et collèges, notr
formation secondaire reste encore beaucoup trop intellectua
liste et livresque. Le jeune bourgeois, fût-il d'élite, est un bo
jongleur d'idées ; c'est un médiocre réalisateur et il manque
sur le plan de l'action effective, d'imagination créatrice. Le
misères de toutes sortes qui lui ont été données en spectacl
dans notre situation de nation vaincue ont peut-être ému s
pitié ; elles n'ont pas réussi à stimuler son ingéniosité. Cett
absence d'invention active explique en partie pourquoi cett
élite, si remarquable par sa ferveur intérieure, s'avère inca
pable de retenir la masse dans sa chute. Mais elle l'expliqu
en partie seulement.

Car — et telle est la troisième remarque que je voulai
faire — c'est en partie à tort qu'on prend prétexte du pe

d'influence de l'élite sur la masse pour jeter discrédit sur cette élite qu'on traite alors de « pseudo-élite ». Pour que sous l'action du levain la pâte monte, il faut sans doute que le levain soit du vrai levain. Mais encore faut-il que la pâte soit de la vraie pâte. Suivant une expression du P. Varillon, « qu'on mêle du levain non à de la farine mais à du plâtre, rien ne lèvera ». Or la masse baisse tellement en qualité qu'elle tend à avoir l'inertie du plâtre.

Cette constatation prendra toute sa valeur si nous nous attachons maintenant à analyser les tentations que subit cette masse des jeunes bourgeois, quitte à élucider par la suite les causes et les excuses du mal et aussi à indiquer les remèdes.

I. — Les symptômes du mal.

Au contact de cette masse, un symptôme frappe d'emblée l'attention : le *scepticisme*. Et par là il faut entendre autre chose que la seule absence de foi religieuse. Certes, cette incroyance religieuse existe, malgré les apparences d'une « pratique » traditionnellement conservée en bien des cas, et routinière, seulement le fait n'est pas récent, il n'est pas nouveau. Ce qui est plus inédit et ce qu'il faut désigner comme un trait caractéristique de la jeunesse 43, c'est un scepticisme, en quelque sorte, vital. Même sur le plan de l'idéal humain, rien ou presque rien n'éveille plus, dans ces cœurs blasés, d'harmoniques. Pour eux aucune raison de se battre ; aucune raison valable de vivre, de se dépenser, de se sacrifier. Tous les citrons sont pressés.

Il y a quelque six mois, un aumônier avait l'occasion de réunir autour de lui quelques chefs de jeunes et il s'efforçait de contrôler ses impressions par les leurs. Et voici littéralement relevées quelques expressions qui fusèrent au cours de cette conversation. « Jeunesse fatiguée et découragée d'avance devant l'effort ». — « En face des difficultés, les jeunes de la masse font figure de vaincus. » — « Rien ne les enthousiasme ; rien ne les irrite. » Et l'un des interlocuteurs résumait l'impression d'ensemble par ce mot pittoresque :

« A l'âge où les garçons ont normalement du fulminate dans les cœurs, eux n'ont plus que du *chewing-gum* ».

Admettons que ces expressions soient un peu tranchantes ; il n'en demeure pas moins que la jeunesse 43 semble assez différente de la jeunesse telle qu'elle fut aux environs de 36-39. A cette époque, tragique elle aussi, tout n'était pas brillant. Loin de là. Mais du moins pouvait-on repérer dans la masse quelque passion. J'étais alors aumônier des étudiants de Marseille et je me souviens quelle emprise avaient, sur beaucoup, les partis. C'était l'âge d'or des partis, en effet. Nous, aumôniers, nous avions alors à mettre les jeunes en garde contre cette attirance des formations politiques qui les séduisaient en grand nombre. Nous savions bien que l'excitation qu'ils y rencontreraient n'était pas saine, faite de passion plus que de ferveur. « Vos adorations vont aux faux-dieux », disions-nous. Du moins les jeunes, en ce temps, avaient des dieux. Aujourd'hui leur panthéon est vide et tous les astres de leur ciel sont morts.

Les évènements politiques eux-mêmes éveillent sans doute leur curiosité ; comme les plus âgés, ils scrutent vaille que vaille l'avenir au fil des nouvelles de la guerre ; mais une curiosité sans colère et sans amour. « Ils assistent, me disait quelqu'un, à l'événement comme au déroulement d'un film d'aventure au cinéma ». La qualité de l'intérêt soulevé en eux est du même ordre ou presque. Un intérêt documentaire. L'intérêt du lecteur de roman policier. La guerre n'est pas pour eux un drame passionnel. C'est une devinette.

Si on regarde d'un peu plus près ce premier réflexe d'indifférentisme vital, on remarquera qu'il s'enracine dans *la peur d'être dupes.* « On nous a « roulés », on ne nous « roulera » plus », me disait un jeune garçon. Les invitations à l'héroïsme, à la grandeur, à l'élan chevaleresque ou généreux les trouvent réticents et les rétractent.

A cet égard, ils ne font guère que partager l'attitude intérieure de leur milieu. Dans une réunion d'Action Catholique d'adultes appartenant au même milieu bourgeois, un membre exprimait ainsi les réactions coutumières de ses pairs

en avril 1943. « Devant une tentative de fraude, l'an dernier nous réagissons encore par idéalisme. Cette année, nous regrettons, sans nous le dire, cette attitude ferme de l'an passé. Nous avons peur d'avoir été des poires ».

Nous reviendrons plus loin sur les raisons d'être et sur les excuses de telles réticences de cœur. Mais voici les aboutissements :

D'abord une *amoralité* de plus en plus complète : « ce qui est bien, c'est ce qui réussit ». Ce cynisme, si effronté soit-il, est d'ailleurs à peine coupable. Car c'est bien d'amoralité qu'il faut parler et non d'immoralité. L'immoraliste trahit une lumière qu'il voit encore. Mais nos jeunes Machiavel de 15 ans sont fidèles au jugement de valeur qu'ils formulent en clair et en toute tranquillité de conscience : « les idéalistes sont des rêveurs ou des maladroits ». Leur « réalisme » est sans remords ; leurs vices sont doublés d'une presque totale inconscience.

Et quand on dit vices, il ne faut pas entendre seulement ou d'abord les vices de la chair. Certes cette jeunesse n'est pas pure. Le cinéma, le flirt, les lectures, la danse (d'autant plus troublante que souvent on s'y livre actuellement dans des conditions clandestines), bref notre civilisation aphrodisiaque, comme disait Bergson, continue à exercer sur ces êtres jeunes une influence terrible. Mais le fait n'est pas, à cet égard, bien neuf. Ni pire ni mieux qu'avant-guerre.

Par contre, voici un domaine où l'amoralisme en milieu bourgeois gagne chaque jour du terrain dans des proportions vertigineuses : le domaine de la déloyauté, en fait de travail scolaire. Le copiage, la fraude aux examens deviennent des mœurs consolidées. C'est en vain que dans nos lycées et nos écoles on a tenté de réagir. Toutes les mesures prises ont été emportées comme les digues par un raz-de-marée. Il y a deux ans, sur la suggestion du Maréchal lui-même, on avait fondé dans la plupart de nos lycées et collèges des ligues de loyauté : ceux qui y entraient s'engageaient par le fait même à observer les règles du « jeu » scolaire ; ne pas copier, ne pas souffler, ne pas tricher. De l'avis quasi-unanime des éducateurs,

il a fallu, cette année, renoncer à ce procédé. A l'expérience, il s'est avéré, dans les conditions de cynisme actuel, comme une invitation à une hypocrisie de surcroît. « Signe toujours, se disait l'élève ordinaire. C'est le seul moyen de te faire « bien voir » de l'autorité. Mais après... vogue la galère ! Ceux qui jouent le vrai jeu de l'existence dans le vaste monde nous ont appris de reste ce que valent les pactes, les signatures et les traités ! »

Dès lors on peut se demander à quoi servent désormais certains rites scolaires : récitations, compositions, examens... Les dés, comme disait Pascal, sont universellement pipés.

Est-il besoin de souligner ce que ce symptôme a de grave? Ces jeunes qui aujourd'hui copient transporteront à coup sûr dans leur travail professionnel d'adultes leurs mœurs d'enfance. Par ce biais, c'est donc la conscience professionnelle et l'honnêteté tout court qui sont en train de se saborder. La France, à tort ou à raison, est un pays où la sélection des cadres s'opère traditionnellement sur des diplômes. On se demande avec effroi ce que vaudra demain une sélection qui sera par là de plus en plus fondée sur la ruse et où les plus cyniques ont toute chance de battre impunément les plus scrupuleux.

Sans compter que cette « largeur de vue » en ce qui regarde les règles de travail se double d'une largeur de vue parallèle en ce qui concerne la manipulation de l'argent. Tout aumônier de jeunesse ayant eu l'occasion de s'occuper de milieux ouvriers savait, avant la guerre, d'expérience, que la tentation de vol était une tentation fréquente pour le jeune ouvrier : celui-ci, en général peu aisé, souffrant de la faim dans notre abominable monde capitaliste, succombait facilement à l'occasion qui pouvait s'offrir de s'approprier l'argent d'un camarade, dans un vestiaire d'usine par exemple. Dans les milieux bourgeois, le fait restait sinon inouï, du moins relativement rare ; moins par vertu d'ailleurs que par aisance générale du jeune bourgeois. Actuellement cette honnêteté spontanée est en train de disparaître. On pourrait signaler d'innombrables faits à l'appui de ce dire : vols à l'éta-

lagé ; vols aux vestiaires des stades ; vols de portefeuilles ; véritables opérations de chantage de camarades à camarades avec les procédés habituels du chantage, lettres de menace, lettres anonymes, etc... Et cela portant sur des centaines et parfois des milliers de francs.

A la rescousse de ces mœurs de gangsters, viennent les mœurs des marchands marrons ou des marchands noirs. On n'a nulle idée du trafic clandestin dont nos écoles sont actuellement le siège : vente de cigarettes, vente de tickets, vente d'objets volés ou troqués, vente de copies elles-mêmes. « Je te passe ma copie, mais à condition que tu me donnes 50 fr. » Voilà des propositions que malgré nos vices, nous écoliers d'autrefois, nous n'aurions jamais eu l'idée de faire. Dans des cours de récréation, ce sont parfois des billets de cent francs qui se jouent dans une partie de billes. Et l'on pourrait citer des cas où le trésorier de la caisse noire de sa classe, thésaurisant pour le compte de ses camarades les bénéfices du marché noir opéré en commun, avait dans son tiroir secret plusieurs dizaines de milliers de francs.

Si la jeunesse d'il y a trente ans, avec des mœurs financières d'enfance infiniment moins perverties, a composé en fin de course une bourgeoisie d'avant-guerre si âprement dominée par l'attrait de l'argent, que penser de la bourgeoisie de demain dont la jeunesse est aujourd'hui polarisée par de tels trafics ou de tels brigandages ?

Pour comble de malheur, ces cœurs âpres au gain sont, de surcroît, devenus des cœurs durs. Voilà des garçons qui ont les oreilles rebattues par le récit des souffrances déchaînées par la guerre. Beaucoup d'entre eux ont vu, même, au cours de notre défaite des spectacles de détresse atroces. Mais comme le médecin ou comme le bourreau qui, à force de voir souffrir finit par ne plus compatir, ainsi beaucoup de ces jeunes, blasés sur l'idéal, le sont encore sur la souffrance d'autrui. « Que chacun se débrouille ». Dans la lutte pour la vie, cette formule risque d'être appliquée par eux avec une brutalité d'autant plus féroce que leur oreille est devenue plus sourde aux cris d'autrui.

Ces jeunes d'ailleurs sont à plaindre plus qu'à blâmer. Ce sont des victimes.

II. — Les causes et les excuses du mal.

D'abord victimes tardives mais victimes incontestables du laïcisme qui s'est déchaîné sur la France depuis 1880. Qu'on y songe : ils sont non seulement les fils mais les petits-fils de Français élevés par l'école laïque. De Jules Ferry jusqu'à eux, trois générations, approximativement, s'étalent. Les fondateurs de l'école laïque, en enterrant l'éducation religieuse, en enveloppant le Christ « dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts » avaient prétendu, malgré cette apostasie, « conserver dans les familles la bonne vieille morale de nos ancêtres ». Mais qu'on coupe les racines d'un arbre, et l'arbre tout entier se dessèche. La morale, disjointe de toute métaphysique consistante et de toute croyance cohérente, a fini elle aussi par dépérir. De génération en génération, le sens moral s'est de plus en plus émoussé et l'on reste tout pantois de constater combien se sont amenuisés, dans les deux tiers, pour le moins, des familles françaises, les principes éducatifs de la moralité même naturelle. Les jeunes d'aujourd'hui bien loin de trouver dans la surveillance de leurs parents un encouragement à lutter contre leurs tentations, ne trouvent auprès d'eux souvent que complaisance et indifférence. Dans nos grandes villes, bien des enfants de 13 ou 14 ans, garçons ou filles, vont au su de leurs parents voir n'importe quel film, sans surveillance aucune, soit au sortir de leur classe soit durant les après-midi des jours de congé. La « bonne vieille morale de nos ancêtres », en trois générations de laïcisme, a fini de pousser ses derniers soupirs. C'est incontestablement grâce à cette atmosphère générale que des causes dépressives plus actuelles ont pu acquérir toute leur virulence.

Parmi celles-ci, il faut compter peut-être d'abord une cause physiologique. Je soulignais plus haut le scepticisme vital et presque viscéral dont sont affectés les jeunes. Or ces

jeunes sont sous-alimentés ou mal alimentés. Cela explique en bonne part l'absence d'élan, car c'est à peine un paradoxe de dire que l'héroïsme et l'enthousiasme sont à base de vitamines. De plus, la faim est toujours maîtresse de malhonnêteté. Et il est sûr que beaucoup de vols commis par les enfants actuellement ont pour origine un réflexe d'affamés. Tel le cas de ces enfant qui dérobent à l'étalage et qui échangent ensuite le produit de leur larcin avec des camarades contre des tickets de pain.

Demandons-nous aussi si ces jeunes disposent, pour tendre leurs efforts, des espoirs du lendemain. Mais de quoi demain sera-t-il fait ? Beaucoup en sont à se demander si même pour eux il y aura un lendemain. Qu'on imagine la psychologie de ces garçons de 15 ans qui envisageaient de faire carrière dans la diplomatie, l'armée, la marine, les colonies et qui viennent d'assister à la suppression — pour combien de temps ? — de St-Cyr, de Navale, de l'Ecole de l'Air ; qui se demandent ce qui, au bilan de la paix, nous restera de notre empire colonial ; qui constatent que la mobilisation pour le travail obligatoire interrompt, une fois encore, après la mobilisation des chantiers ou de l'armée, le travail préparatoire à leur carrière de leurs frères aînés ; qui ont eu le spectacle de leurs pères officiers ou marins brusquement ramenés à des conditions aléatoires de vie civile par la dissolution de l'armée ou le sabordage de la flotte ; qui ont le sentiment obscur, souvent inexprimé, mais subconscient, et justifié qu'entre la guerre et la paix, il y aura peut-être des troubles sociaux immenses, bref un immense tumulte d'où sortira l'imprévisible. Alors, en face de cette vie si pareille a la marmite des sorcières, est-ce vraiment la peine de préparer loyalement des concours ? Est-ce la peine de jouer *fair-play* avec une existence livrée aux hasards et aux coups du sort ? Plutôt qu'une mentalité d'écolier sage et réglée ne vaut-il pas mieux avoir une mentalité d'aventurier, puisqu'aussi bien c'est d'aventure qu'il s'agit ?

Si un regard sur l'avenir et ses incertitudes jette ainsi le désarroi dans ces cœurs, est-ce que du moins le souvenir

du passé les stimule ? Les adolescents dont je parle ne peuvent, pour la plupart, reporter sur le passé d'avant-guerre un regard mûr. Ils étaient alors enfants. Mais ils se souviennent fort bien des années qui ont suivi l'armistice ; ils en ont vécu les péripéties avec une conscience sinon adulte du moins précise. L'image de la fin de l'année 40, celle des enthousiasmes que souleva, au milieu des désarrois de notre débâcle, la Révolution Nationale à ses débuts, sont des images nettes dans leur mémoire. Or, l'abattement actuel est d'autant plus grand que la fièvre de fin 40 a été plus violente. Fièvre dont les frissons n'ont pas atteint les profondeurs de l'âme. Frissons purement pelliculaires mais qu'on a alors excités de toutes manières, au risque, par ces artifices sommaires de conquête, de provoquer dans la suite la réaction dépressive qu'hélas ! nous constatons. Il est toujours dangereux de provoquer l'enthousiasme par des moyens artificiels. Ces excitations, comme celle de l'alcool ou de la drogue, ménagent, au lendemain, des réveils neurasthéniques.

A cet égard, certains appels inconsidérés qu'on fit entendre à la Jeunesse s'avèrent avoir eu, en fin de compte, un effet lamentable. La peur d'être dupes dont je parlais tout à l'heure a là sa raison d'être.

Et l'histoire jugera sans doute sévèrement l'influence, pleine de bons désirs, du Secrétariat d'Etat à la Jeunesse durant ces trois années. Trop de mouvements qui ont vécu ce que vivent les roses, l'espace d'un matin, ont tour à tour sollicité les jeunes Français. Et comme la règle de ce genre de sollicitations est qu'on ne remplace que ce que l'on discrédite, ils ont à tour de rôle cherché à éveiller dans les âmes des jeunes des élans pour aussitôt les étouffer par des élans de remplacement et de concurrence. Comment, à ce jeu kaléidoscopique de la plus mauvaise politique, n'aurait-on pas usé à tout jamais ce qu'il peut y avoir de spontané, de frais, de naturellement absolu dans le don de soi que font les jeunes gens à une cause ? A force de faire brûler ce que la veille on faisait adorer, comment s'étonner que les cœurs

constamment incendiés aient fini par être à tout jamais des cœurs en cendres ? (1).

Il y a plus grave encore. Par réaction contre un certain romantisme pharisaïque qui affectait les vues et les comportements politiques de la France d'avant-guerre, tel ou tel penseur, accrédité par le désastre, a prêché le retour au réel. Appréciés à hauteur de vue de l'homme de la rue, les événements vécus par la France depuis l'armistice ont pris l'allure d'un large commentaire vital s'ajoutant de lui-même à cette philosophie politique. Pour être exact, il faut même dire que cette glose en quelque sorte spontanée des événements, autour des thèmes du réalisme, a eu plus large audience auprès des jeunes que les aphorismes du philosophe. Mais l'influence a été dans le même sens. Excitée par une phobie de l'irréel si hautement manifestée, la jeunesse a été induite, par le jeu même de son intrépidité logique, à la méconnaissance de l'idéal. Et c'est ainsi qu'elle en est arrivée à conclure que « mieux valait être un chien vivant qu'un lion mort. »

Or, dans cette Revue même, au lendemain du pèlerinage du Puy, le P. Doncœur, constatant ce qu'on peut obtenir d'esprit de sacrifice pour peu qu'on le réclame franchement à des adolescents, notait ceci : « Cette génération de jeunes Français est capable de grandeur. Il suffit de l'y provoquer. Les maîtres ont besoin d'apprendre qu'une jeunesse ne se révèle que lorsqu'on lui propose de l'héroïsme » (2).

Mais encore faut-il que ces invitations à la grandeur ne soient pas des faux-semblants. Or, à cet égard, comment ne

---

(1) Dans ce tourbillon d'improvisations, l'Eglise — et c'est son honneur — a eu, seule, de la continuité dans l'effort. La structure de ses Mouvements spécialisés n'a pas sensiblement varié depuis la guerre. Cela tient à deux raisons que tout spécialiste de la Jeunesse fera bien de méditer : 1°) les structures de l'Action Catholique ont été calculées sur la vie d'après la longue et foisonnante expérience de l'Eglise ; 2°) les efforts de l'Action Catholique ont été désintéressés, alors que trop souvent c'était une clientèle politique que tel ou tel meneur de Mouvement non-confessionnel cherchait à créer ; il visait à se servir de la Jeunesse plus qu'à la servir. Sur ce point les jeunes Français ont l'oreille fine : ils savent très bien discerner ceux qui les aiment de ceux qui les convoitent ou les exploitent.

(2) Paul DONCŒUR. A la lumière du Puy, *Cité Nouvelle*, 10 octobre 1942, p. 437.

pas incriminer la propagande que le Pape lui-même, dans son Message de Noël 1942 stigmatisait et dont il déclarait « qu'elle rencontrait dans une masse toujours plus nombreuse une opposition nette et résolue » ? La propagande a parfois prétendu valoriser des causes discutables et parfois inhumaines en faisant venir à la rescousse les grands mots sacrés. Elle a cru, par ces appels frauduleux à l'idéal, auréoler ce qu'elle réclamait. En réalité qu'a obtenu ce subterfuge ? Qu'a-t-il obtenu surtout du jeune Français né malin ? L'idéal lui-même a été discrédité par l'abus de son invocation. On voulait sublimer le médiocre et l'on n'a réussi qu'à disqualifier le sublime. Aucun doute : c'est de là que vient la répulsion, que je notais en certains jeunes cœurs, pour tout appel au dévouement. Car l'homme veut bien donner son sang mais il sait, obscurément au moins, le prix de son sang, surtout s'il est généreux. Et quand il fait bon marché de sa vie, la seule chose alors à laquelle il se refuse toujours c'est de faire un marché de dupe.

C'est encore le P. Doncœur qui rappelait naguère que, selon Péguy, les révolutions qui avortent le font généralement par « pénurie de sacré ». La nôtre aura, sans doute, souffert de cette pénurie de sacré dans les cœurs, mais à la suite d'une profusion, d'une prostitution et d'une inversion du sacré dans les textes.

Ces simplicités de la propagande, incomparables nourricières de scepticisme, ont vu parfois leur action renforcée par certains débats délicats résumés de façon fort simpliste. A cet égard les discussions qui se sont établies en novembre 1942 sur l'obéissance au pouvoir établi, sur le serment, etc... où chacun donnait son avis et formulait les préceptes de sa morale au petit bonheur, sans se référer, fort souvent, à une philosophie consistante et cohérente, ont achevé de faire dire aux jeunes : « Vraiment nos aînés ne savent ni où est le nord ni où est le sud. Comment emboîterions-nous le pas derrière eux ? »

Nous aurons achevé de faire le tour des raisons qui expliquent — et qui excusent pour autant — la mentalité de la

jeunesse 43, si nous nous souvenons que l'absence de nos prisonniers prive en bien des cas l'enfance actuelle de l'appui de l'autorité paternelle ; si nous songeons aussi que les mères elles-mêmes, souvent éloignées de la maison par les nécessités d'interminables achats, sont amenées à relâcher leur surveillance sur les enfants.

Sans doute aussi faudrait-il encore parmi les causes démoralisatrices de la jeunesse compter la généralisation du marché noir. Mais il est inutile d'insister, tant la chose est évidente. L'enfant qui, au cours de ses repas en famille, n'entend parler que des « trucs » par lesquels parents ou aînés ont tourné les règles de ravitaillement, comment ne serait-il pas tenté de faire pour employer la langue des mathématiciens, une extrapolation ? Comment ne serait-il pas porté à appliquer aux règlements du lycée ce qu'il voit appliquer aux règlements du marché ? « Nous savons très bien, me disait avec humour un garçon, que les barrières qui existent sur le terrain social sont des barrières de concours hippique : elles sont là non pour être respectées mais pour être franchies. »

III. — Les remèdes au mal.

Pour redresser le moral de cette jeunesse dont l'âme biaise ainsi sous la poussée de tant de facteurs, je ne crois pas qu'il existe des moyens foudroyants ni même des moyens faciles.

Sans aucun doute la chose la plus urgente serait un retour à des conditions de santé générale dans la société ambiante. Mais ces conditions s'identifient avec celles du retour de la paix. Et qui peut donc aujourd'hui rétablir la paix ?

Du moins dans notre effroyable désarroi une chose demeure certaine : tant qu'on n'aura pas remis le Christ au cœur des jeunes, nous irons aux abîmes. Il ne faut pas moins que sa Lumière et sa Vie, à Lui, pour terrasser les forces dissolvantes et enténébrées qui s'attaquent aux âmes et en triomphent.

De là l'importance plus actuelle que jamais de deux questions.

La question de l'école française d'abord. Quoi qu'on fasse, si d'une manière ou d'une autre, on ne remet pas Dieu à l'honneur dans nos écoles, la jeunesse de France ne cessera de baisser. Même si, par hypothèse, tout sectarisme anticlérical est évacué des méthodes d'enseignement, la seule permanence d'une neutralité atone suffira à endormir les énergies morales, à une heure où il faut pourtant toute la puissance d'une foi pour déplacer les montagnes d'immoralité qui nous écrasent de leur éboulement gigantesque.

La seconde question qui réclame toute notre sollicitude est celle de l'Action Catholique. Sans doute, à l'expérience, on en découvre mieux les difficultés. Mais dans un monde où la voix du prêtre trouve parfois si difficilement à se faire entendre, le témoignage du chrétien vivant dans le monde reste un des principaux atouts de la Vérité et de la Vie. Plus que jamais dans cet univers tourbillonnant où les prises de contact se font plus précaires et plus aléatoires, la formule du grand Pape Pie XI reste opportune : c'est en chaque milieu, qu'au gré des situations changeantes, il faut trouver des apôtres qui, partageant les tentations de leurs frères, vivant leurs luttes, leur montrent par l'exemple la voie de la victoire et les entraînent avec eux vers le salut.

Conclusion.

Ces notations, si schématiques soient-elles, ne laisseront pas cependant de donner peut-être au lecteur une impression d'écrasement. Et pourtant aux pires moments de l'existence le désespoir n'est pas permis aux chrétiens.

Il suffit de nous souvenir que le mystère de nos pauvres vies se moule sur le Mystère de la vie du Christ qui donne, si j'ose dire, la clé du morceau. Tout l'Evangile va à nous montrer que c'est aux heures où tout semble perdu qu'en réalité la puissance de Dieu éclate au sein de la faiblesse humaine. Qu'on songe à la Croix ! A l'heure du Crucifiement, tout, pour le Christ et l'idéal qu'il était venu révéler, semblait

perdu définitivement : les apôtres étaient dispersés, les foules retournées contre leur Bienfaiteur ; les puissances du Mal triomphaient. C'est avec raison, semblait-il, que les pharisiens sur le Calvaire toisaient du regard le Christ pendu au bois : « Il prétendait sauver le Monde ; Il ne peut se sauver Lui-même. »

Et pourtant leur sagesse amère et rancunière était, comme dit Paul, folie pour la sagesse de Dieu. Car si, aux yeux de la chair, le Christ crucifié n'était plus qu'un petit agitateur galiléen définitivement mâté, aux yeux de la foi il était le Sauveur du Monde et sa mort était le point de départ de son triomphe.

En ces jours douloureux pour quiconque aime la jeunesse et se livre à sa cause, il fait bon se souvenir de cette grande leçon de l'Evangile : les véritables sursauts spirituels se préparent, comme la Résurrection de Pâques, dans des nuits de passion, de mal, et de mort.

A. de Soras.

LA TRANSFORMATION DE LA SIBÉRIE

Les observateurs politiques ont été surpris que, depuis le 22 juin 1941, la paix ait été maintenue entre la Russie et le Japon ; on a annoncé à maintes reprises que les Soviets allaient être attaqués sur un second front et l'on prévoyait généralement que cette campagne s'ouvrirait au cours de l'été 1942, quand la température serait favorable dans le Nord et arrêterait les opérations dans le Sud. Mais les faits ont démenti les pronostics.

Du 7 décembre 1941 à ce jour, les Japonais, partant de leurs îles comme d'un centre, ont tracé leur offensive dans une immense circonférence qui court de Mandchourie à la Nouvelle-Guinée, par la Birmanie, et de Nouvelle-Guinée aux îles Aléoutiennes, par les îles Salomon et Hawaï. Dans cette sphère, dont ils dominent les lignes intérieures, ils gonflent leur puissance comme un gaz en expansion : un immense effort a été nécessaire pour les contenir depuis la bataille aéro-navale des îles Mildway en juin 1942, suivant celle de la mer de Corail en mai 1942. Mais à cette lutte n'ont participé que les Etats-Unis d'une part et l'A. B. C. D., d'autre part, c'est-à-dire, l'Australie, la Grande-Bretagne, la Chine et les Indes Néerlandaises.

Pour que la circonférence se referme, il faudrait que se joigne à ces nations la Russie, qui la limite du détroit de Behring à la Mandchourie. Or, sur cet immense territoire du Nord, la paix règne depuis le 22 juin 1941 ; le traité de non-agression russo-japonais, signé à Moscou par M. Matsuoka lors de son voyage à Berlin en 1941, a été maintenu en vigueur et aucun indice n'est actuellement recueilli, tendant à faire croire que le Japon ne l'observera pas.

Quelle est la cause de cette situation si étrange ? Observons qu'elle n'est unique au monde. Plusieurs Etats, tel le Brésil, se sont associés aux Etats-Unis, se sont déclarés en guerre ou ont rompu les relations diplomatiques avec des nations qui se

trouvaient en guerre ou en rupture de relations avec les Etats-Unis, tandis qu'ils gardaient leurs ambassadeurs ou ministres à Tokio.

Nous découvrirons le secret de ce paradoxe en montrant : 1° quelle a été l'action japonaise aux confins sibériens de 1920 à 1939 ; 2° quelle a été la réaction russe, de 1928 à 1939 ; enfin 3° dans quelle mesure la Sibérie est devenue le centre militaire de la résistance russe. Ces actions et réactions ont été, pour la plupart, tenues secrètes, et c'est, en général, longtemps après leurs réalisations qu'on en a appris l'existence. Ce bilan n'en présente que plus d'intérêt.

I. — Action japonaise.

Après la guerre de 1914, Moscou avait à lutter en Extrême-Orient contre deux adversaires plus ou moins associés : Russes blancs et Japonais. Les premiers ont été assez vite éliminés comme facteur indépendant et ceux qui gardaient encore une activité se sont mis, dans le nord de l'Extrême-Orient, au service du Japon.

Celui-ci, devenu l'allié des vainqueurs, prend conscience de sa force et des projets d'expansion en Extrême-Orient se forment ; c'est alors que naissent les rêves de la « Grande Asie extrême-orientale », dirigée par Tokio. Ce plan est le fruit d'une conception de communisme national et militaire ; les jeunes officiers pauvres se reportent à l'âge d'or de l'époque de Nara, aux VII[e] et VIII[e] siècles, durant laquelle le régime était celui d'un communisme d'Etat : l'Etat possédait toutes les terres, organisait le travail obligatoire pour tous, subvenait aux besoins, supprimait classes sociales, transactions, commerce et argent ; quelques chefs militaires et de grands fonctionnaires dirigeaient toutes choses sous les ordres de l'Empereur, dictateur omnipotent. C'est à ce régime qu'aspire la jeune armée, pour abattre le pouvoir des riches, des banquiers et des marchands. Ce communisme ou socialisme d'Etat permettra de transformer la nation en une immense formation militaire, apte à la conquête. Ce plan, qui devait s'appliquer en partie à dater de 1931, est inspiré, comme on le voit, par des idées très proches du communisme russe. Cette déification de l'Etat national, avec sa main-mise sur toutes les activités, et la dictature de quelques chefs conduisent aisément à la conquête et à la guerre, que facilite un outil ainsi forgé. Dès

1919, un programme en ce sens est lancé dans le « Plan de réorganisation nationale du Japon ». Mais son application était prématurée et l'expansion du Japon ne pouvait encore être que prudente.

La pénétration nippone s'exerçait sous le voile d'organisations indigènes. C'est en 1920 qu'un Congrès Pan-Mongol se tint à Tschita, sous la présidence de Neisse Gueguen, prince du Hochoun Tjsilaite, tribu importante de Mongolie intérieure. C'est là que, sous l'œil bienveillant de l'observateur japonais, le consul Souzouki, s'élabora un projet d'Etat de la Sibérie orientale, à organiser sous la protection du Japon et sous l'inspiration des Russes blancs dirigés par l'ataman Semenof, ancien porte-drapeau d'origine Bouriate, qui avait succédé à l'amiral Koltchak, comme « chef suprême des troupes antibolchevistes des forces blanches en Sibérie orientale » ; le rapport du Congrès a été publié et préconise l'union des « bannières mongoles » sur un vaste territoire comprenant la Transbaïkalie, la Mongolie extérieure, le Gobi oriental etc... ; ces territoires, très peu peuplés, sont habités par des Mongols, descendant des hordes de Gengis-Khan et de Tamerlan, mais semble-t-il, bien dégénérés et facilement dominés surtout par les Russes, adaptés au climat, ou, en Mongolie intérieure, par les Japonais, qui supportent cependant mal les grands froids de ces régions.

Mais l'officier de marine russe, Ungern-Sternberg, lieutenant de Semenov, fut vaincu, et ses troupes durent s'enfuir en Mandchourie et en Chine. Les Soviets installèrent alors à Ourga, sous la présidence du Mongol Bodo, un gouvernement prolétarien qu'acceptèrent sans difficulté les nomades des tribus mongoles. Ces nomades ne sont pas ce que rapporte la légende, leur état d'âme est à l'opposé de celui de leurs ancêtres du XIVe siècle : ils vivent dans l'indolence, dans ces campements de « yourtes » blanches, tentes qui dressent leurs feutres pointus liés de cordes autour de celle du chef, fixée par des lanières de cuir cuivré. Un voyageur, qui visita ces régions en 1936, l'a constaté à nouveau : « Il n'est pas de terre où les créatures soient moins enclines à la violence, plus inactives, plus paresseuses et plus dépourvues d'instincts guerriers que les Mongols d'aujourd'hui Que tout ce *dolce farniente* est loin du dynamisme nippon que je vais retrouver à la porte ! Sauf en cas de longues randonnées avec les caravanes de chameaux, de bœufs ou de petits chevaux, le Mongol passe

son temps dans un indifférence paresseuse, oisive et pacifique... Les cruautés, les massacres, les barbaries des hordes innombrables de Gengis-Khan sont légendaires. Leurs descendants sont devenus ces doux pasteurs de moutons paisibles et indolents ; je devais m'en apercevoir plus tard dans le sud, dans le Gobi oriental et le Tchahar » (1).

Les observateurs japonais se rendent alors compte que la Russie n'est pas décomposée, qu'au contraire les propagandistes soviétiques reçoivent bon accueil chez les tribus indigènes. L'action du Japon doit s'exercer sur un autre plan et c'est alors qu'interviennent les événements de Mandchourie en 1931, puis de Mongolie intérieure. Avec la protection de son armée, le Japon domine la masse chinoise qui habite aujourd'hui la Mandchourie et les Mongols nomades de Mongolie intérieure, dont la population est assez limitée. Il exporte dans les mines et les usines de Mandchourie des travailleurs coréens, pour faire place en Corée à une émigration venue du Japon : « Le rude climat mandchou est mal supporté par les Nippons venus des îles douces ; la Corée fournit une excellente terre de colonisation et de peuplement pour eux ; on sait d'autre part que la Corée et le Japon furent unis contre la volonté de tous les Coréens et j'aurai l'occasion d'apprendre plus avant dans mon voyage combien ces derniers abominent leurs oppresseurs ; peu à peu c'est l'armée et non le gouvernement de Tokio qui dirigeait souvent cette expansion ; c'est de l'état-major du Kwantung que dépendaient les missions qui les préparaient et notamment celle de l'homme qu'on a surnommé le Lawrence de l'Extrême-Orient, le général Doihara. Il étalait dès 1936 devant ses interlocuteurs sa politique : « Le Mandchoukouo, disait-il, est un immense champ de bataille du travail d'où naîtra un nouveau monde... La Chine doit apporter aux problèmes de cette région (la Mongolie) une solution qui permette d'assurer son développement économique avec l'aide du Japon et qui tienne également compte des aspirations à l'autonomie de sa population. Elle doit aussi conclure avec notre pays un accord en vue de refouler la masse communiste, accord pouvant aller jusqu'à la collaboration militaire... Nous avons obtenu une certaine neutralité bienveillante auprès

---

(1) Gabrielle Bertrand : *Seule dans l'Asie troublée, Mandchouko-Mongolie*, 1933-1937, Paris, Plon, 1937, p. 45. — F. Ossendowski : *Bêtes, hommes et dieux*, Paris, Plon, 1924.

des Chinois, qui nous permet de consacrer toute notre énergie à la lutte contre les Russes et de faire vivre nos armées sur le territoire à l'abri de toute entreprise antijaponaise ».

En 1936, le Japon avait encore comme idée directrice l'expansion dans le Nord jusqu'au lac Baïkal. Déjà, cependant, la pensée d'un semi-protectorat japonais et d'un contrôle sur la Chine était en voie de préparation ; la direction de ce monde extrême-oriental était alors considérée comme la première étape que l'armée japonaise aurait à franchir, avant d'en envisager de nouvelles. Cette partie de l'Extrême-Orient devait, de l'avis du Japon, devenir sa zone d'influence exclusive. Dès lors, les Japonais accueillent les blancs avec civilités et sourires, mais ils leurs ferment économiquement, dès 1936, les portes des territoires qu'ils contrôlent (1). Les Japonais prennent à leur service ceux des Russes blancs qui acceptent de se mettre à leur solde et l'on voit à Karbine, en mars1936, l'ataman Semenov diriger le « bureau des émigrés », qui enregistra alors 38.644 blancs en Mandchourie, auxquels s'ajoutèrent 1.372 citoyens soviétiques émigrés. C'est avec ces éléments que les Japonais envisagent d'établir un Etat de la Sibérie orientale sous leur contrôle et sous la protection des baïonnettes japonaises.

L'évolution intérieure du Japon est alors très avancée. Les « uniformes », qui ont ressenti comme une humiliation la signature, en 1922, du traité des cinq puissances à Washington, se sont préparés pendant dix ans à chasser du pouvoir les « jaquettes », les civils. Ils triomphent en 1931 et c'est au 31 décembre 1936 que le traité de Washington expire. A l'expansion pacifique, écomique et industrielle, ils prétendent substituer une expansion à la manière guerrière ; comme dit un auteur, l' « expansion à la Mitsui » fait place à « l'expansion à l'araki ».

II. — Réaction russe.

En présence de cette politique japonaise, poursuivie avec persévérance depuis 1920, quelle a été la réaction soviétique ?

Les Soviets n'ont pas renoncé à l'héritage des Tzars ; ils ont décidé de maintenir intégralement leur souveraineté territo-

---

(1) Par exemple à la mission belge conduite en Mandchourie, en 1936, par M. Van Loo.

riale en Sibérie, de s'assurer le contrôle de la Mongolie extérieure et de mettre la Sibérie orientale et la province de l'Amour en état de résister.

La Mongolie extérieure est située au carrefour des trois zones d'influence russe, chinoise et japonaise. Dès l'accord russo-britannique de 1907, elle était considérée comme passée sous le contrôle russe. Après la révolution chinoise, elle s'émancipe de la Chine, qui attachait peu de prix aux besoins de la province. Avec l'appui russe, elle obtient de la Chine la reconnaissance de son autonomie, sous une souveraineté nominale chinoise ; *de jure*, cette situation subsiste ; *de facto*, les Soviets y dominent. A l'automne de 1942, « Tchoung-King et Moscou conclurent un accord aux termes duquel les Soviets renonçaient au Sin-Kiang comme zone d'influence ; à ce moment-là, certains prétendaient savoir que Moscou, à la recherche d'un appui du côté chinois, était même prêt à abandonner en faveur de Tchoung-King la souveraineté sur la Mongolie extérieure. Jusqu'à présent ces bruits n'ont pas été confirmés par les faits » (1). L'accord conclu semble établi sur la base de la reconnaissance de l'influence chinoise au Sin-Kiang, où Moscou, craignant l'attraction qu'un Etat musulman indépendant pourrait exercer sur les pays russes mahométans voisins, soutient les Chinois contre le mouvement séparatiste musulman-national, et de la reconnaissance d'une influence soviétique en Mongolie extérieure, où les Russes favorisent le séparatisme mongol et se servent des Bouriates déjà russifiés.

Cependant la souveraineté nominale de la Chine subsiste et, à l'automne de 1942, Tchoung-King a invité différents clans de Mongolie extérieure à lui envoyer des représentants. Il compte d'ailleurs dans ce pays des partisans : si « les Mongols rouges » soutiennent la cause soviétique, les éléments conservateurs, lamas et propriétaires terriens, ne sont pas sans méfiance à l'égard de la république populaire mongole et regardent vers la Chine. Après la révolution bolchevique, le système théocratique qui reposait dans ce pays sur la personne du Bouddha vivant fut remplacé par le système soviétique, mais Moscou se heurta à l'opposition des Lamas et des propriétaires terriens qui aimèrent mieux abattre leurs troupeaux que les socialiser. Quand le Japon s'installa au Mandchoukouo, Moscou voulut éviter toute difficulté en Mon-

---

(1) Lettre de Pékin d'Herbert Tishy : *Das Reich*, 2 mai 1943.

golie extérieure en apaisant les mécontents, et la bolchevisation fut suspendue et remplacée par une sorte de république démocratique. Le ministre des Affaires étrangères, Gendun, fut reçu avec honneur à Moscou en 1935, et « en réponse à une question posée par les Japonais, demandant si la Mongolie extérieure devenait partie intégrante de l'Union Soviétique, le Kremlin déclara alors que Moscou était, depuis novembre 1934, uni à la Mongolie extérieure par « un accord d'assistance réciproque en cas d'agression armée » ; le même statut politique subsiste toujours » (1).

On peut donc dire que depuis 1924, depuis que la Mongolie extérieure s'appelle officiellement « république populaire de Mongolie », celle-ci, quoique demeurant sous la souveraineté chinoise, se trouve sous le contrôle de la Russie, toute puissante de fait à Oulan Batoz Khoto, la « ville des héros rouges », l'ancienne Ourga.

A mesure que l'Allemagne se relève et que la Pologne se fortifie, Moscou redoute d'être pris entre deux fronts, à l'Est et à l'Ouest. Il décide donc d'intensifier son action, et le premier plan quinquennal, lancé en 1928, est inspiré par la pensée d'organiser la défense militaire de l'Etat ; il faut établir une industrie lourde, faire appel aux ingénieurs américains, équiper des usines de défense nationale. Tout est sacrifié à ces desseins ; la population devra se contenter d'une maigre nourriture ; on exportera les céréales pour obtenir des devises et des marchandises.

C'est en mai 1928 que Staline prend un décret décidant la mise en valeur des trois principaux bassins de la Sibérie centrale et occidentale, le bassin du fer de Perm à Severplowsk et de Ufa à Magnitogosk (ce bassin se prolonge jusqu'à Tseljabinsk, bifurcation des deux lignes du transsibérien vers Moscou et Léningrad), le bassin voisin des potasses et produits chimiques de Solikamsk, au nord du précédent, le bassin de charbon de Kousznetsch, à mi-chemin entre Omsk et Irkoust, au pied des Monts Altaï, relié par une voie ferrée au transsibérien et par un chemin de fer spécial de 2.000 kilomètres au premier bassin. C'est en unissant la production de ces trois bassins que Staline compte organiser une production industrielle, dont l'objet est alors de préparer la résistance au Japon ; dès ce moment, en effet, il est convaincu, comme Lénine, qu'un conflit avec les Nippons est inévitable. Le premier

---

(1) Herbert Tishy, loco citato.

plan quinquennal de 1928-1933 poursuit donc la création d'une industrie lourde dans ces régions ; ce dessein se développe au cours du second plan quinquennal, de 1933 à 1937, et du troisième, de 1937 à 1942. Il s'y ajoute l'exploitation des mines de cuivre de Turgau, au nord-est de la mer d'Aral, facilitée par les deux grandes lignes de chemin de fer qui unissent le Transsibérien au Turkestan, celle de Samara à Tachkent, et celle de Novo-Sibirsk à Semi-Palatinsk et à Tachkent, dite le « Turk-Sib ».

Le Führer arrive au pouvoir en janvier 1933 et un accord intervient entre le Reich et la Pologne. Les Soviets redoutent une entente à laquelle pourrait prendre part la Roumanie, pour le partage de l'Ukraine ; à dater de ce moment, ils sont hantés par la possibilité d'une lutte soudaine sur deux fronts.

Sur deux fronts, n'est pas même assez dire : après les démarches japonaises de 1934, ils redoutaient trois fronts. C'est, en effet, au début de mars de cette année que Fouad Bey, chargé d'affaires turc à Tokio, s'est vu offrir par le ministre japonais des Affaires étrangères un accord secret turco-japonais et cette proposition a été renouvelée lors de la visite à Ankara de l'amiral Matoussima, qui commandait une flotille japonaise relâchant à Stamboul. L'amiral assurait Mustapha Kemal Pacha de l'aide du Japon, pour lui permettre de s'emparer du Caucase russe ; le Japon lui céderait des unités de guerre et des instructeurs navals ; l'amiral ajoutait que « des propositions analogues avaient été faites par le Japon à Berlin et à Varsovie, où elles auraient été accueillies favorablement ». La Turquie ne donne pas suite ; Esmin Pacha, chef de la mission militaire turque à Moscou, donne connaissance au ministre de la guerre soviétique, Vorochilov, de ces ouvertures ; en mai 1934, l'accord turco-russe est confirmé ; mais la Turquie, pour assurer sa défense et sa neutralité, joue sur les deux tableaux ; dès juin 1934, Mustapha Kemal reçoit à Ankara le Shah de Perse, Rizha Khan Palevhi, étudie avec lui les modalités d'une entente des nations musulmanes du Proche-Orient, apprend de lui que le Japon a offert son aide à la Perse comme à la Turquie, décide de commander au Japon onze croiseurs dont il refuse la construction en Angleterre et entend, à la fin du dîner offert au Shah, un de ses plus importants collaborateurs déclarer : « Les peuples de l'Islam admirent intensément le Japon ; les Japonais sont devenus forts, ont créé une puissance mondiale sans rejeter leurs anciennes croyances, sans

flirter avec le christianisme, sans faire de concessions aux Blancs ». Les Soviets pouvaient redouter non seulement deux fronts, mais un encerclement : Japon — Puissances musulmanes — Roumanie — Pologne — Allemagne — Finlande. En raison de la faiblesse de leur armement, ils redoutaient cette menace conjuguée sur toutes leurs frontières (1).

Pour y obvier, ils décident d'une part de renouveler et d'intensifier leur plan quinquennal, et d'autre part d'établir en Sibérie et dans l'Oural les nouveaux centres d'usines de guerre. En même temps ils entreprennent d'équiper la Sibérie et l'Asie russe en industries et en transports.

C'est durant la décade de 1933 à 1943 qu'à été constituée une Sibérie économiquement autonome, grand centre des industries nécessaires pour la poursuite de la guerre. Devant la double pression qu'il redoutait, Moscou faisait de la Sibérie et de l'Oural une sorte de réduit intérieur du pays, non en vue d'attaquer le Japon, mais en vue de la sécurité de l'Etat. L'organisation industrielle était ainsi adaptée plus à la défense qu'à l'expansion, comme l'armée russe est plus propre à la résistance qu'à l'attaque.

Dans ses grandes lignes, l'organisation destinée à faire de l'Extrême-Orient russe une entité économiquement autarchique, se suffisant à elle-même, nous est connue par le plan que Molotoff en a présenté au 18e Congrès du Parti communiste. Dans la mesure où l'on peut transpercer le secret — puisque depuis 1937 les Soviets ne publient plus les statistiques de leur production — les entreprises suivantes sont déjà assurées :

1° — Exploitation de matières premières. Les grands bassins houillers qui se trouvent dans les régions de Kouznetsch, l'Oussouri, Sakaline et Yakoutie ont produit près de 5 millions de tonnes en 1937 ; si bien que le pays peut en exporter depuis 1940. Le pétrole, très abondant vers l'Oussouri et l'île de Sakaline, est exploité avec intensité et aurait produit, en 1941, 420.000 tonnes dans Sakaline (2).

Dans la région entre la Volga et l'Oural, le troisième plan quinquennal a fait accomplir un effort considérable de recherche et d'extraction de pétrole ; les prospections permettaient de prévoir une augmentation de 442 %, de 1937 à 1942, dans cette

(1) Sur ces négociations de 1934, voir Antoine Zischka : *Le Japon dans le monde*, Paris. Payot, 1934, p. 251-253.

(2) Chiffres donnés par le ministre de la guerre économique anglaise (*Neue Zürcher Zeitung*, 2 novembre 1941).

partie du pays, qui a été surnommée « le second Bakou ». C'est de cette région que devait provenir cet accroissement considérable de la production russe, qui de 4 millions de tonnes en 1923 et de 34 millions en 1940, devait, selon les prévisions, atteindre 54 millions en 1942.

Le même plan quinquennal de 1937-1942 prévoyait un développement analogue de l'extraction de la houille depuis l'Oural jusqu'au Pacifique ; le bassin du Donetz conservait le premier rang, mais était suivi de près par l'ensemble des nouveaux bassins, pour lesquels le troisième plan prévoyait une production s'élevant à 72 millions : 19 pour l'Oural, 28 pour la Sibérie occidentale, 13 pour la Sibérie orientale et 13 pour l'Extrême-Orient. Ces deux nouveaux bassins, dont la mise en valeur permet l'industrialisation de la Sibérie, sont celui du Karaganga, au nord du lac Balkach et celui de Kouznetsch ; ils fournissent le coke aux grandes usines de l'Oural.

Enfin l'extraction du minerai de fer suivait le même rythme, toujours grâce aux prospections et aux constructions de l'Oural et de la Sibérie. Tandis que les anciens bassins de Krivoï-Rog en Ukraine et de Kertsch en Crimée produisaient 17 millions de tonnes en 1938, celui de l'Oural atteignait déjà 7.700.000 tonnes et celui de Sibérie, 500.000 ; le plus fameux de ces gisements est celui de Magnitogorsk, au sud de Tscheljabinsk ; c'est sur ces nouveaux gisements que porte l'effort des Soviets ; leur part dans la production russe s'élève, en effet, de 17 % en 1928 à 29 % en 1938 et doit aujourd'hui dépasser le tiers.

2° — Industries lourdes : des scieries, des industries de machines, des industries métallurgiques de toute sorte, prévues par le plan quinquennal de 1933-37, ont été mises en marche en 1941 dans les deux villes de Khabarowsk et de Komsomolsk ; la première se trouve sur le fleuve Amour et sur la ligne de chemin de fer qui contourne la Mandchourie vers Vladivostok ; la seconde est une ville champignon, une cité industrielle nouvelle créée par les Soviets, sur un embranchement aujourd'hui relié au port de Nicolaïevsk.

De grandes industries de l'acier ont été installées depuis 1930 dans l'Oural et la Sibérie occidentale, et développées de pair avec l'extraction des mines de charbon et de fer, dont nous venons d'indiquer l'extension. Le centre le plus important est celui qui a été établi au milieu des mines de fer de Magnitogorsk ; il a été

créé en 1930 par des ingénieurs américains, qui ont dressé des plans d'usines colossales et y sont demeurés une année durant. Dès 1933, 250.000 travailleurs y étaient occupés. Ce développement a été si important que le coke produit sur place par le charbon n'a pas suffi : l'industrie de l'Oural a consommé deux fois et demie plus de coke qu'elle n'en a produit en 1938. Elle a fait venir le complément par voie ferrée des deux mines que nous avons citées, celle de Karaganda à 1.200 kilomètres et celle de Kouznetsch à 2.000 kilomètres. Le « combinat » industriel Oural-Kouznetsch (magnétiques de l'Oural et houilles de Kouznetsch) forme une des principales bases de la production d'industrie lourde de la Sibérie. De 1933 à 1938, dans l'Oural et à Kouznetsch, le nombre des hauts fourneaux passait de 47 à 70 et celui des fours Martin, de 78 à 153.

Aussi la production de l'acier russe bondissait-elle de 4.700.000 tonnes en 1929 à 18.500 000 en 1938, grâce, pour une large part, à ces usines de l'Oural et de la Sibérie.

Le plan quinquennal 1937-1942 prévoyait que la production de l'acier atteindrait 28 millions en 1942. Le secret qui entoure ces usines ne permet pas de connaître leur potentiel actuel, mais les résultats ont été aperçus, quand les bassins industriels du Donetz, les mines de charbon, les mines de fer de Krivoï-Rog et de Kertsch ont été occupées par les Allemands. Un journal allemand a recherché comment il se fait que les Soviets ont pu produire, après cette occupation, la quantité énorme de chars et de produits métallurgiques que prouvent les pertes mêmes qu'ils ont subies. Il ajoute que c'est seulement dans des cas restreints, et notamment dans la bataille d'encerclement de Kharkov, qu'on s'est trouvé en présence d'un matériel anglo-américain. Il affirme même que les récents types de chars russes sont supérieurs à ceux livrés par les Anglo-Américains : « Nos armes antichars ont été plus efficaces vis-à-vis des chars américains que vis-à-vis des chars russes ». Le journal allemand a raison de rapporter ces faits à l'installation de ces grandes usines, construites, dit-il, sans tenir compte des frais élevés de transport et de la « non-rentabilité », établies secrètement et hors de portée d'une attaque quelconque (1).

---

(1) *Nassauer Volksblatt*, 9 février 1943.

3° — De puissantes usines d'aviation ont été créées à Khabarowsk et à Irkoust, dont l'importance n'est dépassée que par celles du Donetz (aujourd'hui occupées) et par celles de la Volga.

L'avion est devenu le roi des moyens de transports sibériens ; il joue un rôle immense dans ce pays d'étendue illimitée. L'effort commencé en 1932 a été poursuivi surtout à partir de 1936 ; sur une ligne maîtresse de Moscou à Vladivostok s'embranchent dix lignes secondaires, et cette aviation commerciale est fondée sur le principe que le billet d'avion ne doit pas coûter plus cher que le billet de chemin de fer (1). Dès 1935, on pouvait se rendre en une seule journée de Moscou à Novossibirsk, au centre même de la Sibérie ; depuis lors l'effort s'est porté sur la Sibérie orientale et sur les lignes de l'Océan glacial arctique en correspondance avec les lignes fluviales et maritimes, pendant les mois de navigation.

4° — Une colonisation agraire s'est développée, quoique lentement, dans la vallée de l'Oussouri, où poussent les céréales, le riz, le soja et la betterave à sucre ; toutefois cet Extrême-Orient russe ne contient encore que 2.700 000 habitants, d'après les recensements de 1939, sur un territoire plus grand que quatre fois la France.

Mais, tandis qu'en Sibérie orientale, la colonisation doit se faire par le défrichement des régions forestières, en Sibérie centrale et occidentale elle se poursuit sur un sol extrêmement favorable. Là une large bande de terre noire, de « tchernoziom », comme en Ukraine, s'étend sur 1.750.000 kilomètres carrés, c'est-à-dire sur un espace grand comme trois la France, entre la région des forêts au Nord et la région des steppes sèches au Sud. De l'Oural au Baïkal, un sol riche en humus permet de belles cultures de céréales et de betteraves à sucre, de gras pâturages; sur ces terres coupées de bouquets de trembles et de sous-bois de genévriers est née une agriculture sédentaire, qui conquiert même la steppe herbeuse du Sud, où les Cosaques élèvent leurs moutons (2). Au delà du Baïkal, la colonisation continue dans les régions frontières que l'on défriche. Les Soviets y ont même fondé un curieux Etat juif autonome sur la rive nord du fleuve Amour à la frontière de la Mandchourie, le Birobidjan, grand comme la Belgique, créé le 28 mars 1928 et qui comptait en 1935, à côté

(1) Voir le détail de ces itinéraires dans Steber, loco citato, p. 94 et suite.
(2) Voir la carte des sols de la Sibérie dans Steber, loco citato, p. 25-26.

d'un millier d'indigènes seulement, 55.000 émigrants, dont une minorité était juive, et qui n'avaient d'ailleurs à leur disposition aucune synagogue. On estime qu'à l'heure actuelle, la seule ville du même nom, capitale de l'Etat, renferme ce même nombre d'habitants.

Dans ces régions, les hivers très froids sont compensés par des étés très chauds ; le climat est refroidi, dans l'intérieur, par les vents de l'Arctique, sur la côte Pacifique, par des courants froids de la mer de Behring et d'Okhotsk : Vladivostok, qui se trouve à la même latitude que Nice, a une température moyenne annuelle inférieure de 23° à celle-là. Mais les chaleurs estivales sont si fortes que dans l'Oussouri, près de la Mandchourie, le riz arrive à mûrir. Ainsi, malgré la dureté du climat, l'agriculture peut prospérer.

5° — Les chemins de fer ont été considérablement améliorés : en particulier, pour assurer un bon ravitaillement de l'armée, on a posé, en 1939, une seconde voie transsibérienne, distante de 20 à 30 kilomètres de la première.

Mais, comme le Transsibérien contourne la Mandchourie, il peut, le long de la frontière, être coupé par le Japon. La Russie a terminé en 1940 la construction d'une nouvelle voie ferrée colossale, dite B. A. M. (Baïkal-Amourskii-Magistral), réalisation à la fois grandiose et secrète, en ce sens qu'aucune carte ne la porte et qu'aucune mention officielle n'a été faite de son existence et de son itinéraire ; on croit pouvoir indiquer qu'elle traverse la forêt vierge, contourne le lac Baïkal à l'ouest et au nord ; à Khinda, elle se scinde en deux voies, l'une va de Nikolaievsk sur le Pacifique à l'embouchure de l'Amour, l'autre à Komsomolsk, où prend naissance un embranchement vers Vladivostok.

Les 2.500 kilomètres environ du « Baïkal-Amourskii-Magistral » relient ainsi la Transbaïkalie à la région de Nikolaievsk-sur-Amour et passe loin de la dangereuse frontière de Mandchourie. En 1943, la presse bolcheviste continue à faire le silence le plus complet sur cette voie ferrée, qui d'après les renseignements épars dans la presse anglo-saxonne, neutre et allemande, semble avoir été commencée en 1933 et achevée en 1942. Le Dr Erich Widdecke écrit, par exemple, en juin 1943 : « La nouvelle ligne sibérienne doit se détacher de l'ancienne à Taschet et se

diriger sur Komsomolsk et de là sur Port-Soviet, en passant par Kirensk sur la Léna, Bodeibo et Sela ; elle a une longueur de 2.500 kilomètres » (1).

6° — Une entreprise colossale de transports arctiques est assurée par une sorte de Compagnie des Indes soviétiques, qui disposerait d'un budget considérable et de 40.000 fonctionnaires, techniciens et ouvriers (2) ; elle est connue en Russie sous le nom de « Clavsevmorput » et a été créée en 1942, en même temps que le professeur Schmidt accomplissait sur le « Sbibiriskev », du 28 juillet au 1er octobre, le trajet d'Arkhangelsk, au détroit de Behring, où les deux continents d'Asie et d'Amérique ne sont distants que de 90 kilomètres, qui peuvent être parcourus par des moyens terrestres sur la glace, d'octobre à avril, la navigation n'y étant guère possible que du 16 juin au 15 octobre. Cette Compagnie a pris la suite d'une ancienne organisation créée en 1920, le « Comité de la vie maritime nordique », mais avec des moyens beaucoup plus puissants, et a poursuivi une action méthodique et d'abord l'établissement de transports maritimes arctiques. Ce passage du nord de Mourmansk au détroit de Behring n'est accessible normalement aux navires que de mai à novembre aux endroits les plus favorables, et en août et septembre seulement dans certains passages, comme à la mer de Kara et même seulement jusqu'au 15 septembre vers l'estuaire du Kelyns.

Cette voie maritime arctique a été rendue navigable sur tout son parcours pendant une durée de trois à quatre mois par l'emploi, inauguré en 1935, de navires brise-glaces ; dès cette année, 250.000 tonnes ont été transportées ; en 1937, 5 navires accomplirent le voyage intégral aller et retour et 96 expéditions scientifiques furent effectuées la même année.

---

(1) Dr Erich Widdecke : *Un second Transsibérien*. Westfäliche Landeszeitung, 3 juin 1943 ; d'après cet auteur « au cours d'un voyage en Extrême-Orient accompli en 1932, lors de la tension avec le Japon, Albrecht (l'auteur du livre *Le Socialisme trahi*) a constaté que des centaines de milliers de prisonniers de droit commun abattaient des forêts, construisaient des routes et exécutaient des travaux de fortifications ; la construction d'une nouvelle voie ferrée avait été également amorcée. D'après les estimations d'Albrecht, 250.000 hommes, femmes et enfants ont trouvé la mort dans ces travaux pendant les années 1932-1934... alors comme aujourd'hui, aucun conflit n'a éclaté entre le Japon et l'Union Soviétique ; mais, en 1943 comme en 1933 on monte la garde des deux côtés du fleuve Amour qui marque la frontière soviéto-mandchoue. On admet que les Bolchevistes ont toujours un million d'hommes sous les armes en Sibérie orientale ; en ce qui concerne les préparatifs du Japon, on dit que les Japonais ont également concentré un million d'hommes de leurs troupes les meilleures et les mieux équipées. »

(2) Chiffres donnés d'après la Revue italienne *Relazioni Internazionali*, du 19 septembre 1942.

Depuis lors, cette organisation fut étendue en trois directions : aux brise-glaces construits par les chantiers de Léningrad s'ajoutèrent des avions arctiques guidés par une série de stations de radio ; à la navigation sur l'Océan Arctique furent reliées des voies maritimes fluviales, qui fonctionnent aujourd'hui pendant l'été sur plusieurs grands fleuves, notamment sur 2.800 kilomètres le long de l'Iénisséi, depuis qu'à son embouchure le port d'Igarka, créé en 1929, a été terminé en 1936, et sur 4.000 kilomètres le long de la Léna, depuis que vient d'être achevée la construction, commencée en 1937, du port central de l'océan sibérien, celui de Tiksi. De la sorte, c'est tout le nord sibérien qui peut être mis en valeur, comme le sud de la Sibérie l'est grâce au chemin de fer transsibérien ; c'est à cette tâche en effet que se consacre la nouvelle institution, œuvre de transport, de prospection et de colonisation : tous les services de la Sibérie du nord lui sont coordonnés et soumis ; elle effectue les recherches scientifiques et minières ; elle crée les stations météorologiques ; elle établit les plans de colonisation ; elle fonde les centres urbains et les ports ; c'est un Etat dans l'Etat, qui dépend directement des commissaires du peuple.

7° — Cette organisation des transports de la Sibérie du nord et des mers arctiques de la Russie a été reliée aux stations soviétiques du Pacifique et du sud de la Sibérie : des voies ferrées, dont on ignore l'état d'avancement, partent de la grande transversale Baïkal-Amour, pour rejoindre les ports fluviaux du nord, le tout devant former avec les ports maritimes arctiques un ensemble lié de voies terrestres, de voies d'eau et de voies aériennes, avec ports, aérodromes, stations de T. S. F. et de ravitaillement.

Du détroit de Behring à Nikolaievsk, la côte sibérienne du Pacifique est également organisée et armée : au détroit, c'est la base de Wellem ; puis, en allant vers le sud, le port de l'Amadyr qui communique par une voie ferrée avec Tomot en Yakoutie ; plus bas, les bases de la marine de guerre au Kamtchatka, à Pétropavlovsk, et le port de Ayan au fond de la mer d'Okhotsk, base de sous-marins (ainsi que les îles Chantar qui lui font face) et station reliée par un chemin de fer à la Yakoutie (Nelkan). Nikolaievsk a été entièrement refait et aménagé. Encore plus au sud, des bases navales ont été installées dans la baie de Castries, puis à Port-Soviet, devant la région fortifiée de Vladivostok. La

liaison de Vladivostok au détroit de Behring paraît ainsi solidement établie et l'aviation y trouverait des bases d'attaque de premier ordre contre le Japon.

D'autre part, la liaison continentale avec la Chine a été assurée ; la Mongolie extérieure est devenue une république soviétique fédérée, possédant une armée rouge de 150.000 hommes, dont le centre est à l'Ourga (Oulan-Bator) ; ce pays, grand comme trois fois la France, n'a qu'un million et demi d'habitants, mais il permet une offensive vers la Mandchourie, la Mongolie intérieure, la Chine du Nord et Pékin. Il est réuni à la Sibérie par une récente voie ferrée qui s'embranche sur le transsibérien à l'est d'Irkoust, à Oulan-Oudé, capitale de la république Bouriate-Mongole et parvient à Oulan-Bator.

Ces deux républiques protègent la grande voie de liaison avec la Chine de Tchang-Kaï-Chek par la Sibérie et le Turkestan chinois ou Sin-Kiang ; les produits se groupent dans la capitale de cette dernière province, Ouroumtchi, et, suivant la route des caravanes et de Marco-Polo, ils gagnent, à travers le désert, l'antique Tourfan et Lautchéou sur le Fleuve Jaune. De Sibérie au Sin-Kiang, ils prennent le chemin de fer terminé en 1929, le Turkestan-Sibérie, dit « Tourksib » ; du Turkestan ils parviennent au Fleuve Jaune par des routes neuves établies pour des camions, où passe sans arrêt du matériel de guerre.

Le résultat de cet effort considérable se traduit dans le développement remarquable de la population, dans la transformation des centres urbains, dans la création de villes champignons, dans un nouvel aspect et un nouvel essor donnés au pays.

La Sibérie n'est plus cette immensité vide qu'elle constituait encore en 1926, avec 11 millions d'âmes. 30 millions d'habitants la peuplent et, — ce qui est capital pour l'avenir du pays, — ils sont presque tous Russes ou russifiés, quoiqu'appartenant à vingt rameaux différents.

Les cartes d'hier et d'aujourd'hui sont incomplètes et les traités de géographie inexacts. Des bourgades sont maintenant des métropoles ; Irkoust, où les isbas ont fait place à des buildings, a plus de 200.000 âmes ; Omsk, de même ; Tomsk dépasse 130.000 ; Kraisnoiark, 100.000 ; Sverdlovsk, hier petit bourg, est aujourd'hui une grande cité industrielle ; Khabarowsk sur l'Amour, dans la province maritime, la cité du pétrole, compte déjà plus de 100.000 âmes ; Novossibirk, au milieu de la Sibé-

rie, au confluent des grandes lignes de chemin de fer et d'aviation, est un centre qui rayonne au loin, digne d'avoir été promu au rang de capitale.

Une série de villes entièrement neuves surgissent ; la géante Magnitogorsk, au cœur des usines métallurgiques ; Stalinsk, au milieu du bassin houiller de Koutsnetsch ; Karagandisk, au centre du bassin charbonnier de Karaganda ; Igarka, grand port sur le Iénissei ; Tiksi, port central de l'Océan glacial arctique, qui vient d'être achevé ; Kirovsk, dans la péninsule de Kola, au nord du cercle polaire, la capitale des métaux rares, passe de 0 à 40.000 âmes en cinq années et devient la seconde ville « polaire » du monde, après Mourmansk. Parmi les plus récentes villes nouvelles de colonisation dans la province maritime, Komsomolsk, ville industrielle, reliée par une voie ferrée au port de Nikolaievsk, a été créée de toutes pièces comme « cité des jeunes » par des jeunes gens venus de toute la Russie, qui ont édifié dans la forêt défrichée leurs villes encadrées de verdure comme des cottages anglais ; sa population dépasse déjà 60.000 âmes. Vladivostok n'avait que 108.000 habitants en 1926 ; il passe à 236.000 dès 1935 et, comme dans toute la province maritime, avec ses 2 millions d'habitants, la population y est composée en majorité de Russes (15 % seulement d'indigènes, chinois, coréens ou japonais).

Dans toutes ces villes, de véritables constructions sortent de terre, remplaçant les anciennes masures, peu à peu, parfois très rapidement. Les villages eux-mêmes se transforment et un enquêteur assure que dès 1936, « il n'est pas un village (qu'il a visité) où l'on ne rencontre aujourd'hui une école, un dispensaire, une bibliothèque » (1). La Sibérie présente vraiment un nouvel aspect ; une nouvelle géographie doit l'enregistrer (2).

Les Occidentaux doivent donc modifier leurs idées sur la Sibérie. A l'esprit de la plupart d'entre eux, trois images se présentent : une terre d'exil, de détresse et de mort ; une terre glaciale, déserte, couverte de toundras sous la neige ; une terre sans autres hommes que des forçats et des indigènes, sans autres moyens de transport que le transsibérien et le traîneau. Images en partie vraies hier, fausses aujourd'hui ; demain des images

---

(1) Steber, loco citato, p. 38.

(2) Voir N. Mikaïlov : *Nouvelle géographie de l'U. R. S. S.*, trad. du russe par Ch. Steber, Paris, Payot, 1935.

contraires devront y être substituées. Le grand explorateur Nansen disait : Sibérie, pays d'avenir. Durant la seconde moitié du XXe siècle, on assistera sans doute au développement, dans l'ancien et le nouveau monde, de deux immenses régions continentales, analogues par leur disposition géographique sur le globe, (à cheval sur les océans et coupant la planète de l'Arctique à la zone tempérée), par leur superficie égale à celle de l'Europe, par l'étendue de leurs terres arables à la bordure sud de leur frontière, par leurs forêts et leurs mines, par leur colonisation enfin comportant une faible proportion d'indigènes colorés ; ce sont la Sibérie et le Canada ; si le second devient le cœur de l'Empire britannique, le premier sera le cœur de l'Empire russe.

8° — Enfin, il n'est pas exclu que ces organisations sibériennes soient destinées à assurer le contact avec celles de l'Alaska. Ce que l'on peut relever, c'est que les Soviets établissent une base aéro-navale fortifiée dans une des îles Diomèdes, dans le détroit de Behring ; leur souveraineté s'étend sur la plus grande de ces îles qui n'est qu'à 30 kilomètres de la Sibérie et qui possède un port utilisable, tandis que la plus petite, située à 25 kilomètres de l'Alaska, appartient aux Etats-Unis ; elles forment donc le pont entre les deux continents.

C'est en ce point que le Pacifique serait traversé, d'après des informations données au Japon, par la route aérienne qui ferait le tour du monde : celle partant de l'ouest des Etats-Unis passerait par l'Alaska, le détroit de Behring et Irkoust pour rejoindre dans le Sin-Kiang, — où viennent de s'établir plusieurs consulats américains et où l'on construit des aérodromes modernes, — la grande ligne venant de l'est de l'Amérique par Washington-Natal-Dakar, Khartoum-Téhéran-New-Delhi-Kashgar. Ainsi serait établie une grande voie aérienne autour de la planète, qui traverserait, à partir des îles Diomèdes, la plus grande partie de la Sibérie.

III. — La Sibérie, centre militaire de résistance.

Ainsi, au cours de la dernière décade, un effort gigantesque a été accompli. Son résultat est double : l'établissement de ces industries et de ces voies de transport rend la Sibérie militairement et industriellement autonome, et la constitution de ses centres en fait une sorte de réserve, de réduit économique et militaire essentiellement apte à la défensive et propre à alimenter

l'Est et l'Ouest. C'est ce dessein qui a dirigé l'effort russe depuis dix ans, motivé ses dépenses énormes, ses travaux gigantesques, ses exploitations métallurgiques et minières, sur lesquelles, depuis 1937, le voile du secret a été étendu et dont les statistiques ont été cachées. Cette acivité se résume surtout dans le développement des voies ferrées jusqu'à la capitale du Turkestan chinois et jusqu'à celle de la Mongolie extérieure, dans le doublement du transsibérien, dans la construction du Baïkal-Amour et d'un grand nombre d'embranchements, dans l'établissement des grandes voies d'eau arctiques de Mourmansk au détroit de Behring et sur les fleuves sibériens, dans la création d'usines de guerre étendues et d'exploitations minières et pétrolifères, dans l'aménagement de régions fortifiées et de bases maritimes sur le Pacifique, de Vladivostok au détroit de Behring.

Cet ensemble crée, entre le détroit de Behring et le Thibet, une barrière défensive, derrière laquelle la Russie a aménagé une puissante organisation économique et militaire, à laquelle elle a tout sacrifié et pour l'établissement de laquelle sa population a subi des souffrances indicibles : la Russie n'a pas seulement préféré les canons au beurre, mais même au pain ; grâce à ces privations, le réduit sibérien a été créé ; sans cet effort, serait devenu vain le mot fameux, vrai au temps des Tzars : « Votre Majesté est puissante à Saint-Pétersbourg, redoutable à Moscou, invincible à Irkoust. »

Pour faire de la Sibérie un réduit de la défense russe, les dirigeants de Moscou n'ont pas seulement construit ces chemins de fer, ces ports, ces lignes de navigation, développé les cultures autour du « tchernoziom », l'exploitation du pétrole dans l'Oural et l'Amour, du minerai de fer dans l'Oural, du charbon dans le bassin sibérien de Kouznetsch, des usines métallurgiques dans la Sibérie orientale. Déjà cette œuvre, poursuivie avec une activité fébrile, a été qualifiée « d'œuvre gigantesque de mise en valeur » et cependant on a eu raison d'écrire que « cette expansion dont l'importance échappe trop souvent aux milieux occidentaux... (a pour résultat que) les provinces orientales de la Russie forment le centre de ce nouveau système (de résistance au Japon) ; elles ne sont plus de nos jours des colonies lointaines exposées à un coup de main étranger, mais l'avant-poste redoutable d'une grande puissance militaire » (1).

(1) Jean Palois et Pierre Aisny, *Cité Nouvelle*, 25 décembre 1941.

C'est que les dirigeants ont en même temps formé une armée sibérienne de métier, composée de corps d'élite, à laquelle M. Nicolas Bassèche a consacré un volume qui vient d'être traduit et qui révèle le nouveau mode de formation de cette « armée inconnue », selon son expression (1). Tandis que les luttes étaient jusqu'à présent menées en Russie comme des guerres de paysans, de masses et de guérillas, la nouvelle armée de métier sibérienne, dressée face au Japon, a procédé à l'éducation individuelle du soldat, pour lui apprendre à combattre seul et à utiliser les ressources de la technique moderne ; c'est cette école pratique de la guerre en Sibérie qui a amené ce résultat que constatait récemment une étude parue dans le grand journal catholique de Fribourg (2) : « Les cours de tir populaires, l'entraînement à grand spectacle des parachutistes, la pratique généralisée de tous les sports, la réhabilitation des cosaques, la sélection des chefs conduite selon des méthodes toutes nouvelles, autant de points qui permettent de mieux comprendre la valeur réelle du soldat russe. »

L'ensemble de ces faits explique la politique du Japon. Celui-ci s'est heurté en août 1938 et en juin 1939 à cette armée sibérienne et, à sa vive surprise, il s'est trouvé en présence de troupes aguerries, qui lui ont infligé des pertes extrêmement sévères et ont tenu bon. Ces expériences ont servi d'enseignement aux uns et aux autres et ont été recueillies par de rares observateurs. Elles ont conduit le Japon à estimer que les régions de moindre résistance n'étaient pas au nord-ouest, du côté russe, mais au sud, du côté anglo-saxon ; le Japonais a appris à redouter le soldat russe de Sibérie ; il sait que l'arrière de cette armée est préparé à la résistance comme les avant-gardes et il ne souhaite pas pour l'instant un nouveau heurt. Comme, de leur côté, les Soviets ne désirent pas lutter sur un second front, le paradoxe se prolonge et le traité russo-japonais de non-agression continue à être appliqué.

Gabriel-Louis Jaray.

(1) Nicolas Bassèche : *L'armée inconnue*, Lausanne, 1942.
(2) *La Liberté* de Fribourg, 27 octobre 1942.

REVUE DES LIVRES

Bernard GAVOTY. — **Louis Vierne.** *La vie et l'œuvre* — Paris, Albin-Michel, 1943. In-8°, 326 pages. Prix : 42 fr.

Nous n'avons pas besoin de présenter aux lecteurs de « *Cité Nouvelle* » l'auteur de cette biographie musicale. Disciple de Louis Vierne et son confident, M. Gavoty a pu puiser largement dans les Mémoires inédits où le Maître s'est révélé tout entier, dans l'intimité de sa vie personnelle, dans son existence familiale, dans les extraordinaires vicissitudes de sa carrière artistique. Il nous a donné un livre émouvant, un vrai « témoignage » sur l'âme d'un grand artiste.

Il est des musiciens dont l'intimité nous demeure impénétrable. Leur biographie ne nous révèle rien — ou à peu près — qui puisse nous faire comprendre leur œuvre. Que savons-nous d'intéressant, par exemple, sur la vie sentimentale et religieuse du grand Bach ? Chez Vierne, au contraire, l'homme et l'œuvre s'unissent étroitement à nos yeux. Élève de César Franck et de Charles Widor, organiste de Notre-Dame pendant 37 ans (1900-1937), Vierne apparaît, selon l'expression de son biographe, comme un grand romantique. Il l'était par tempérament : « Je souffrais délicieusement », écrit-il dans ses souvenirs d'enfance, en se rappelant son premier contact avec la musique de Franck. Les pénibles épreuves qui traversèrent son existence ne purent que renforcer cette sensibilité aiguë et frémissante. Toute sa vie, il eut à se débattre contre le péril de cécité complète et il connut, à cet égard, les pires détresses. A cela s'ajoutèrent les infortunes de sa vie familiale et sentimentale, les déceptions de sa carrière d'artiste, la misère même, dont il ne fut sauvé que grâce à des amies charitables. Comment l'œuvre de Vierne ne porterait-elle pas en elle-même l'empreinte d'une vie si tourmentée ? Elle n'est point mystique à la manière de Franck. Elle n'est point non plus purement descriptive. Elle n'a point de prétentions intellectualistes et ne s'enveloppe pas d'hermétisme, comme tant d'œuvres modernes. Elle est avant tout lyrique, comme l'expression même de son âme, ballottée, tour à tour, entre la foi et le doute, la joie et la douleur, l'attente passionnée et la déception cruelle. « Je n'ai eu qu'un seul but, disait-il fréquemment, émouvoir. »

A cette étude si captivante sur l'œuvre et la personnalité de Vierne, s'ajoute, dans le beau livre de M. Gavoty, un délicieux chapitre sur les rapports du Maître et de ses élèves. L'auteur y a consigné ses propres souvenirs et quelques-unes des leçons profondes que prodiguait comme en se jouant, ce pur artiste et fin lettré. Comme il convenait, c'est à la tribune de Notre-Dame de Paris que nous conduit l'auteur aux dernières pages du livre, cette tribune où tant de personnages

célèbres sont venus entendre, dans le ravissement, d'inoubliables improvisations. Celui qui écrit ces lignes garde lui-même le souvenir ému de telles vêpres solennelles où l'on croyait percevoir, dans les merveilleux interludes de l'artiste, les échos d'un monde meilleur.

Joseph LECLER.

Frédéric LEFÈVRE. — **L'Adhésion** — Aubanel, Avignon, 1943. 589 p.

Au seul nom de l'auteur, et pour peu qu'il se souvienne des charmants *Radiodialogues* d'avant la guerre — réplique radiophonique des fameuses *Une heure avec...* qui firent un moment la fortune des Nouvelles Littéraires — le lecteur se sentira en sympathie et en goût. Qu'il prenne garde toutefois que M. Lefèvre ne lui propose point de simples jeux littéraires mais la méditation d'un grand sujet : l'*Adhésion*. Et s'il veut entrer dans l'intelligence de ce beau titre, qu'il lise attentivement l'Introduction : le bonheur de l'homme est dans l'unité ; il l'atteindra par l'amour et aimer, c'est adhérer. Parmi les chemins de l'adhésion, l'auteur choisit celui que ses goûts et ses travaux antérieurs lui désignent : la critique de l'œuvre d'art. « Par l'adhésion naissant de la création artistique, l'homme atteint cette harmonie parfaite dont, au cours de sa vie, il ne jouit qu'à de rares minutes. Il atteint l'Un dans la multiplicité. » Telle est la thèse. Pour l'illustrer, l'auteur ne prendra que des textes atteignant à la poésie : « On peut, sans amour et sans élan mystique, raconter une histoire ou développer une thèse ; on ne mérite pas, sans une élévation soutenue de tout l'être, le don miraculeux de poésie. »

Le livre se divise en trois parties d'inégales grandeurs. La première traite du problème spirituel de l'adhésion, et cela surtout à la lumière de saint Augustin et de Plotin. La deuxième, abordant le problème formel de l'adhésion, expose une psychologie du langage. La troisième, plus brève, montre le côté social, j'allais dire apostolique de l'œuvre d'art.

Ce qui frappe au premier abord dans ce livre étonnant et peut-être unique en son genre, c'est l'incroyable érudition de l'auteur. Dans la première partie, où il esquisse le tableau d'une évolution littéraire due à la conquête pacifique du monde païen par le génie chrétien, rien n'est oublié de ce qui peut servir son propos. Cet attachement aux œuvres du lointain passé n'empêche d'ailleurs point l'auteur de faire des rapprochements savoureux et pertinents avec les écrivains contemporains, Céline et Giono en particulier. (Les quelques pages consacrées à ce dernier forment même une véritable étude où ni le talent ni les faiblesses ne sont dissimulés.) Dans la deuxième partie, très neuve et suggestive, l'érudition n'est pas moindre et elle réussit à n'être pas fatigante, grâce au souffle d'humanisme et de poésie qui vient animer les plus arides problèmes de syntaxe. Dans l'étude du rythme, on ne

s'étonnera point de retrouver le fervent admirateur du Père Jousse et de ses théories sur le style oral. Aussi bien, jamais M. Lefèvre ne s'est-il *engagé* avec plus de conviction dans son œuvre. Ses *adhésions* sont aussi nettes que ses refus.

Pareil livre mérite un accueil chaleureux. Il semble pourtant qu'il aurait encore gagné en perfection si des divisions plus nombreuses avaient été indiquées ; si quelques développements secondaires avaient été rejetés en note ; si l'auteur, enfin (au risque de dépasser les 600 pages !) y avait ajouté une table des matières, des index analytique et onomastique. En tout cas, Bergson avait raison quand il déclarait, après « Les soirées du hêtre rouge », si je ne me trompe : « Monsieur Lefèvre est plus qu'un essayiste. »

Guy Bréna.

Drieu La Rochelle. — **Notes pour comprendre le siècle** — Paris, Gallimard, 1943. In-16 de 188 pages.

On ne saurait sans injustice dénier à M. Drieu La Rochelle ni la sagacité ni la finesse nécessaires à qui veut comprendre. Qu'il suive l'évolution des goûts et modes littéraires ou qu'il discute mœurs, tendances politiques, institutions, ses *Notes*, — simples réflexions mises bout à bout, comme elles sont venues, — témoignent d'un esprit clair, attentif à prendre sur les gens et sur les faits des vues nettes, originales, et qui ne prétend pas pour autant décider, résoudre, conclure. Il a ses façons à lui de juger, non d'après les règles traditionnelles d'un Aristote ou d'un Boileau, mais d'après les plénières exigences de la nature humaine. Le Moyen Age, selon lui, maintenait, aussi bien dans l'art que dans la vie, l'équilibre du corps et de l'âme. Depuis, avec les courants successifs de la Renaissance, du rationalisme, du romantisme, l'âme et le corps s'en sont allés à la dérive. Prenez Mallarmé et prenez Zola : chez le premier l'âme est perdue, rien ne subsiste que son reflet dans un miroir, tandis que le second nous montre le corps lui aussi perdu, vidé de sa substance, bon uniquement, hors du travail abrutissant des machines, pour les saouleries et la débauche. Voici cependant qu'aujourd'hui, ressuscitant tour à tour l'âme et le corps, la mystique, d'une part, que représentent Léon Bloy et M. Claudel, et les sports, d'autre part, ont préparé, en train de s'accomplir sous nos yeux, la renaissance de l'homme total, promu à la dignité d'homme européen. Nous venons ainsi, proclame M. Drieu La Rochelle, — non sans avoir salué avec enthousiasme la « nouvelle Rome et nouvelle Genève », dont l'avènement marque une double restauration, « celle de l'Europe aryenne et chrétienne, et celle de l'Europe des mouvements socialistes », — nous revenons « à un totalitarisme comme au Moyen Age, c'est-à-dire à une convergence puissante de toutes les passions, de toutes les idées dans tous les plans, dans une même direction ».

Si lucide néanmoins et si perspicace qu'il puisse être, M. Drieu La

Rochelle me paraît, en dépit de son effort pour comprendre, n'avoir pas compris grand chose à Jésus-Christ et à l'Eglise. Les connaît-il même ? A-t-il saisi le sens des doctrines ? A-t-il perçu l'essentiel de la vraie vertu chrétienne ? Lorsque je l'entends déclarer qu' « il n'y a pas eu un chrétien en France, depuis Pascal jusqu'à Léon Bloy », que les évêques-préfets annoncent « un rationalisme plus bas que celui des professeurs en Sorbonne sous le nom usurpé de thomisme ou un radotage gâteux de vieilles filles sur le Sacré-Cœur ou le Cœur de Joseph » ; que Nietzsche, en revanche, fut « un saint, un voyant, un prophète comme l'Europe n'en avait pas eu depuis Calvin et Luther et saint Ignace de Loyola et saint François d'Assise », je crains bien qu'il ne se paye de mots et ne lâche, dans l'occurence, (j'en passe, du reste et des meilleures), Ariel pour Caliban.

Louis de Mondadon.

Henri Gouhier. — **Œuvres choisies d'Auguste Comte** — Paris, Aubier. Edit. Montaigne, 1942, in-8°, 316 pages.

Monsieur H. Gouhier a publié sur la Jeunesse d'Auguste Comte, trois volumes d'une minutieuse érudition où il suit pas à pas la formation du Positivisme. Dans l'introduction qui ouvre ce volume d'Œuvres choisies, il nous montre que le souci du détail ne lui a pas fait perdre le sens et le goût des vues d'ensemble. En quelques pages d'une extrême densité qui demande un effort d'attention soutenu pour ne pas perdre le fil des idées, il nous expose la pensée touffue, lourde dans son expression, mais puissante d'A. Comte. Elle apparaît étroitement liée aux problèmes vitaux de son époque : il s'agit de terminer la révolution et de donner à une société qui se débat dans l'anarchie, son organisation définitive. Son but est donc pratique : elle a quelque chose du pragmatisme puisque seul ce qui intéresse l'Humanité et permet de la mener à son état définitif, est vraiment positif, c'est-à-dire digne d'être pris en considération. C'est dire la place centrale de la Politique positive. Mais celle-ci n'est qu'une application d'une sociologie positive dont l'apparition suppose une évolution de l'esprit humain que définit la loi des trois états. Le moteur de l'évolution humaine est donc dans l'histoire des idées, ce qui nous met aux antipodes du matérialisme historique. Comte sera ainsi amené à tracer une philosophie de l'histoire qui est en même temps une philosophie de l'esprit, qui se constitue non par une vaine introspection, mais par une réflexion sur ces procédés dans la construction de la science. On pourrait parler d'un emploi de la méthode réflexive chez Comte, et le grand reproche à lui faire serait de donner à celle-ci une base trop étroite, car la science n'est pas la seule activité légitime de l'esprit.

Dans une philosophie qui n'est pas simplement spéculative, mais vise à un but pratique, il ne s'agit pas seulement de faire comprendre, mais de faire vouloir, et c'est ici que s'introduit la méthode subjective

et la religion positiviste. Quelque déconcertante et même ridicule qu'elle soit en certains de ses détails, — quoique les vues profondes n'y manquent pas — elle n'est pas quelque chose de surajouté dans le système. M. Gouhier montre bien comment la méthode subjective est l'indispensable complément de la méthode objective, ce qui sauvegarde l'unité foncière du système de Comte. Sur la question délicate de l'influence de Saint-Simon dans les années de jeunesse et de celle de Clotilde de Vaux à l'âge mûr, la solution nuancée qu'il apporte ralliera, je pense, le plus grand nombre de suffrages.

La bibliographie des œuvres imprimées d'Auguste Comte et l'indication des principaux ouvrages sur sa vie et son œuvre seront très appréciées.

A la différence du procédé généralement employé et qui consiste à multiplier les fragments, c'est par longs extraits continus que M. Gouhier reproduit Auguste Comte. Il a su les choisir de façon à permettre au lecteur d'entrer en contact avec ce qu'il y a d'essentiel dans le Positivisme.

Yves DE MONTCHEUIL.

C. FLAMAND. — **Une heure d'action morale** — Arthaud, Grenoble. 164 pages et 42 héliogravures. Prix : 35 fr.

« Livre vraiment neuf », dit la bande. Dans sa présentation peut-être ; mais n'est-ce pas une réadaptation du livre bien connu de Paul Doumer pour ses fils, livre d'ailleurs largement cité ? Etant donné l'hypothèse de la neutralité scolaire d'une part et d'autre part les règlements présents de l'Education nationale, on ne s'étonnera pas de trouver ici pour les écoles publiques un traité de morale « naturelle » (non, pas un traité, une suite de réflexions mises au point dans la classe même, en collaboration). Le nom de Dieu n'est pas exclu, certes (les devoirs envers Dieu, on le sait, n'ont jamais été officiellement rayés des programmes ou des circulaires) ; la notion de « civilisation chrétienne », chère à M. Carcopino, y est par contre à peine soupçonnée.

Tel quel, c'est un livre intéressant, noble, assez vivant, nourri de belles lectures, agréablement illustré : dans les milieux laïques il ne pourra que faire du bien, surtout aux parents qui ont encore quelque souci d'éducation. Toutefois cela reste l'échelon inférieur. Comme l'écrivait en 1938 M. Jacques Chevalier : « Il demeure vrai qu'une morale purement rationnelle suffit rarement à l'homme, et qu'elle appelle en fait une morale religieuse positive. » On ne voit pas pourquoi cet enseignement complémentaire et supérieur ne serait pas donné à l'école à ceux qui le désirent.

Maurice RIGAUX.

Jules Mazé. — **Louis XVI et Marie-Antoinette. La Famille Royale pendant la Révolution** — Hachette, Paris, 1943. 250 pages.

M. Mazé nous raconte la vie de la famille royale pendant la Révolution, jusqu'à la fin tragique de ses membres. Avec lui, nous parcourons les étapes de ce calvaire chaque jour plus douloureux, dans des pages émouvantes, où il retrace soucis, épreuves, persécutions odieuses depuis les premières journées révolutionnaires, jusqu'aux mois de tortures morales infligées aux malheureux prisonniers.

A part le procès-verbal de Varennes, peu de détails sont vraiment inédits ; nous les connaissions presque tous, et cependant, de les lire ainsi réunis, racontés avec ce soin pieux, cette profonde sympathie pour les victimes et cette indignation contenue pour l'infamie des bourreaux, leur donne l'attrait du tout nouveau.

Que d'ignominies nous sont rappelées là et, en face, que de richesses ! Leçons fécondes sur les bassesses auxquelles la haine et la peur peuvent faire descendre les âmes viles mais aussi sur les trésors de dévouement et de charité que cachent celles qui sont bien nées, sur la noblesse et la grandeur auxquelles elles atteignent !

Jacques Perrin-Beaussier.

Rudolph Baumgardt. — **Magellan** — Traduit et adapté de l'allemand par Maurice Beerblock. Ed. Denoël. 372 pages.

L'histoire de ce grand découvreur, de ce navigateur incomparable qu'était Magellan. Tel est le sujet du livre. Magellan s'y dresse dans son caractère violent, emporté, vindicatif, impitoyable, en lutte constante contre les hommes et les événements, et n'arrivant au but que pour mourir d'une mort obscure.

Le récit est plein d'allant, plein de vie, trop même peut-être : on est toujours un peu étonné d'être tenu si exactement au courant de tout le détail des pensées de Magellan, et l'on admire que l'auteur les connaisse si bien ! Est-ce de l'histoire, est-ce du roman ?

La traduction gagnerait à être d'un style plus châtié ; sous couleur de vie, le ton est parfois vulgaire : une telle épopée ne doit pas ressembler, même de loin, à un roman feuilleton, elle s'accommode bien mieux de la simplicité.

Il est regrettable que ce qui touche à l'Eglise ou au prosélytisme religieux des Espagnols soit traité d'une manière plus ou moins sarcastique ; sans nier certains excès, on doit reconnaître qu'il procédait de sentiments respectables.

Quelques détails aussi, un peu crus, qui n'étaient pas nécessaires, déparent le volume.

Le tout fait que, malgré son intérêt, nous ne le recommanderons pas sans restriction.

Jacques Perrin-Beaussier.

Léon GABRIEL-ROBINET. — **Le blocus à travers l'histoire** — Ed. du Sagittaire, Marseille, 1943. 195 pages. Prix : 50 fr.

Chacun sait présentement, par voie d'expérience immédiate, ce qu'est et produit le blocus, terrible instrument de la guerre totale. A qui voudrait joindre à cette connaissance expérimentale un peu d'érudition sur l'évolution des formes du blocus depuis Tyr et Carthage jusqu'à 1918, le présent volume offre son enseignement précis, de lecture aisée. Ce qui y est dit en particulier du blocus continental, sous Napoléon Ier, et de ses conséquences, économiques surtout, mais également juridiques, éclaire le présent et, dans une certaine mesure, permet de prévoir le proche avenir.

Louis BARDE.

Mgr DE MARION-BRÉSILLAC, Fondateur de la Société des Missions Africaines. — **Retraite Missionnaire** — Missions Africaines de Lyon, 150, cours Gambetta, Lyon, 1942. In-16, 322 pages. Prix : 25 fr.

Ecrite par un grand missionnaire, bien au courant de tous les besoins de l'apostolat, cette Retraite de Mgr de Marion-Brésillac possède encore le rare privilège d'avoir été la préparation immédiate d'un synode pendant lequel devaient être traitées des questions très importantes concernant l'apostolat en pays de Mission (1849).

Un véritable traité de méthodologie missionnaire se laisse dégager très facilement des divers entretiens qui forment cette Retraite. On en doit relever le caractère tout à fait actuel, car les problèmes étudiés sont ceux-là mêmes dont on se préoccupe si justement aujourd'hui. L'auteur fournit des solutions concrètes, précises à la question du clergé indigène, l'objet de sa grande préoccupation, à celles de l'adaptation, de la conversion des païens, de l'organisation des églises en pays de Mission... On aimera particulièrement la sympathique compréhension de Mgr de Marion-Brésillac à l'égard de la mentalité et des coutumes indigènes.

Très utile, à ce titre, aux missionnaires eux-mêmes, cette Retraite offre encore un intérêt de tout premier ordre aux historiens des Missions. L'histoire des Missions de l'Inde, au XIXe siècle, est assez bien connue dans ses grandes lignes. Cependant le rôle de premier plan qu'à un moment donné Mgr de Marion-Brésillac y a joué, a été assez peu étudié. La « Retraite Missionnaire » fournira à ce sujet quelques indications et pourra orienter dans le sens de recherches nouvelles.

Il est un autre caractère de cette Retraite qu'on ne saurait assez souligner. En parcourant ces pages, on sent que la méthodologie missionnaire, quelle que soit l'importance qu'y attache l'auteur, est au second plan de sa perspective. Les moyens d'apostolat les plus excellents ne valent que dans la mesure où ils sont au service d'une âme

profondément pénétrée de vie surnaturelle. L'auteur traite longuement des vertus que le missionnaire doit posséder ou s'efforcer d'acquérir s'il veut faire œuvre vraiment féconde.

On entrevoit, par là, que cette Retraite n'est pas appelée à rendre service exclusivement aux missionnaires. Plus d'un prêtre, faisant du ministère en « pays chrétien », trouvera profit à se mettre à l'école de l'évêque missionnaire.

R. P. F. Aupiais.

Stanislas Fumet. — **L'impatience des limites. Petit traité du firmament** — Editions du Livre français, Lyon, 1943.

Parmi les monceaux de papier noirci, gâché, voici une fleur merveilleuse. Admirablement édité, voici un traité authentique, d'une écriture parfaite, d'une rare qualité de pensée, sur un sujet éternel. Il faudrait dire : sur *le* sujet éternel. Car il s'y agit de l'homme et de sa destinée divine. M. Stanislas Fumet l'a découvert en lui-même et dans son observation de l'homme, observation singulièrement aiguë, poursuivie à travers les dédales de la métaphysique, de la spiritualité, de la morale et de l'esthétique. Il l'a pour ainsi dire réinventé. Aussi, comme l'éternité n'a point d'âge, ce thème qu'on pourrait croire rebattu brille-t-il entre ses mains d'un éclat tout neuf. Le *firmament,* c'est la limite essentielle, infranchissable, celle qui empêche toute créature d'entreprendre sur la divinité, et qui du même coup lui assure l'être en lui donnant sa forme. Pourquoi cependant chez l'homme, cette perpétuelle impatience de ses limites ? Impatience folle, impatience coupable, mais signe néanmoins de grandeur. Que l'homme accepte de n'être par lui-même rien autre que ce qu'il est, mais qu'il s'ouvre à l'appel qui retentit en sa nature. « Désir naturel du surnaturel » : ainsi parlent les théologiens. Je ne sache pas qu'il y ait à leur thèse de meilleur commentaire concret, et — sans doute n'est-il pas inutile de le souligner — d'une plus exacte sûreté de doctrine.

Henri de Lubac.

R. P. Forestier. — **Scoutisme, méthode et spiritualité** — 2e édition, 1943. Editions de l'Abeille, Lyon. 132 pages. Prix : 35 fr.

Il n'est pas hors de propos de redonner au public cette suite d'études sur la puissance pédagogique et la valeur élévatrice du scoutisme catholique. Là où il peut être pratiqué loyalement, une expérience de plus de vingt ans témoigne de ses résultats. Certaines chicanes ne sont tombées juste que sur des déviations ou des exagérations du système scout : toute œuvre humaine est sujette à ces fléchissements ou à ces outrances. Il reste que l'ensemble de ce « mouvement » forme peu à peu des serviteurs du bien public, que son élite donne des chefs et des vocations supérieures, qu'à tous ceux qui lui ont appartenu il

laisse un heureux souvenir des efforts et des joies, des services et des amitiés fraternelles : les heures les plus pures et les plus désintéressées de l'adolescence. Souhaitons à son cher aumônier général de le voir, après notre épreuve nationale, coopérer efficacement à la pacification sociale, à l'unité, à l'élan de la Patrie restaurée.

Maurice RIGAUX.

Jean DIDIER. — **La psychologie de l'Enfant** — Supplément au programme de la classe de Philosophie. F. Lanore, Paris, 1943. 108 pages.

Ce petit livre est destiné aux élèves de la classe de Philosophie. Il est donc plutôt un débrouillage ou une introduction qu'autre chose. Il aurait cependant été possible, croyons-nous, d'orienter un peu plus cette psychologie à la pédagogie. Trois chapitres : les Etapes du développement mental ; les Etapes du développement moral ; l'Enfant et le milieu : imitation et exemple. Une conclusion sur la Discipline. Le premier est bon ; l'auteur nous semble pourtant bien affirmatif parfois, et trop inféodé à M. Piaget dont les études très riches sont vraiment systématiques à l'excès. Le deuxième est de beaucoup le moins bon, et même assez insuffisant, faisant consister beaucoup trop le progrès moral dans la socialisation. Dans le troisième chapitre, on regrette de ne pas trouver une étude même sommaire de l'éducation familiale, car les pages consacrées à l'enfant ne sont pas cette étude.

Jean RIMAUD.

Th. PRÉVOST-DEBATTE. — **Maman, Jardinière d'Enfants** — Editions du Cerf, Paris, 1943. 74 pages. Prix : 20 fr.

Ces dernières années, nombre d'ouvrages de pédagogie ont vulgarisé les méthodes qui font le succès des vrais jardins d'enfants. Mais, à les lire, les parents avaient l'impression que ces jardins d'enfants, aux techniques exigeantes, étaient devenus comme les jardins sacrés de temples dont les papas et les mamans seraient à tout jamais indignes d'être les prêtres.

De fait, partout où s'ouvre un jardin d'enfants sérieux — ce qui n'est pas si commun — on voit les mamans conduire et reprendre fidèlement leurs petits à sa porte et s'étonner des résultats obtenus. Mais, amusées du calme et de l'attention soutenus de leurs plus diables, quelque peu troublées par leur joie limpide, elles renoncent, pour la plupart, à se demander si elles ne pourraient à la maison réussir aussi bien que la jardinière.

Madame Prévost-Debatte, elle-même jardinière et maman, s'élève contre cette démission. La maman ne devrait-elle pas être la première et la meilleure jardinière de ses petits ? Avec un tact et une mesure

parfaite, Mme Prévost-Debatte transpose à leur usage le meilleur des techniques des jardins d'enfants. Elle s'efforce surtout de communiquer l'esprit, de mettre dans l'ambiance qui aideront les mamans à devenir de vraies éducatrices.

A toute maman un peu cultivée cette lecture sera d'un vrai profit, même si un lourd travail l'absorbe à la maison ou la réclame hors du foyer. Sans doute devra-t-elle se garder de reproduire à la lettre tous les exemples qui lui sont cités. Il y faudrait souvent un long apprentissage, sous peine d'échec ; ce serait le cas notamment de la lecture par la méthode globale. Mais toute mère de famille trouvera dans ces pages d'utiles orientations et sera mise en goût de collaborer plus étroitement avec les jardinières à qui elle aurait confié ses enfants. Première étape, en attendant qu'un régime social plus humain et une formation plus profonde des jeunes filles permettent aux mamans d'exercer en plénitude leur mission d'éducatrices. Pierre FAURE.

Alix DE LACHAPELLE D'APCHIER. — **Les Soirs de la Montagnère** — Editions de l'Amitié, 10, rue François-Gérard, 1943. Petit in-16 de 230 pages.

Dédié à Claude et Annette Henri Pourrat, ce recueil de quatorze contes auvergnats, que, d'une octave à l'autre, égrène aux soirs chômés des jeudis, la Montagnère, en son vrai nom Marie-Jacques, du pays de Limagne, enchantera, quels qu'ils soient, bourguignons, bretons, normands, picards, béarnais, n'importe quels petits Français, amis ingénus des fées et des bêtes. Qu'il s'y agisse au demeurant d'abeilles ou de chèvres, d'une secourable aïeule au cotillon rouge ou de la Grande-Fade justicière, de Margaritou la menteuse ou de Guillon berger sans avoir, de M. de la Diablerie ou de Jean-de-la-Lune, comment le cœur ne battrait-il pas aux jeunes lecteurs ? Et quel plaisir délicat, mais quelle bonne leçon aussi pour les consciences pures, à voir, comme il sied, les héros de ces menus drames traités chacun selon que, bon ou méchant, il le mérite ! La vieille conteuse possède l'art de parler et de faire parler ses personnages en une langue preste et piquante, pétrie à souhaite de locutions populaires, voire de mots patois, glanés au hasard des souvenirs à travers pâtis et brandes. Qui sait même si, à raison du goût de terroir qui l'imprègne, ce livre, composé pour les moins de douze ans, ne se verra point agréé de plus d'un amateur de folklore ? Louis DE MONDADON.

Colette YVER. — **Madame Sous-Chef** — Paris, Plon, 1943. In-16 de 249 pages. Prix : 27 francs.

Les amateurs de romans à thèse auront ici de quoi se régaler. Dans un récit des mieux construits Mme Colette Yver étudie le cas d'une femme partagée entre l'ambition d'atteindre aux plus hauts postes dans

le ministère où elle travaille et le désir d'être en son foyer épouse et mère sans reproche. Il faut cependant choisir ; on ne saurait, dit le proverbe, courir deux lièvres à la fois. Incapable de concilier ses rêves discords la «grande Braspartz », dotée des plus éminentes qualités professionnelles et devenue au prix d'une persévérance énergique madame Sous-Chef, en arrive, malgré qu'elle en ait, à démissionner ; cela non seulement pour la satisfaction d'un mari qui depuis longtemps le désirait, mais en outre (elle s'en rend compte, une fois le fait accompli) pour sa propre joie, que ne gâtera aucun regret.

De ce volume, consacré à une question entre toutes actuelle, le nom de l'auteur garantit à lui seul la valeur solide. On y retrouvera les mêmes dons que dans les *Dames du Palais* et les *Cervelines*, que dans *Femmes d'aujourd'hui* et *Princesses de Science :* nette mise au point de tous les éléments du problème et loyal souci de peser le pour et le contre, fine et pénétrante psychologie, caractères bien dessinés, intérêt progressif, jamais languissant, de la narration. Aux lecteurs de *Madame Sous-Chef*, j'ose promettre avec assurance en même temps que profit plaisir.

Louis DE MONDADON.

Yvonne ESTIENNE. — **L'Homme de l'Offrande** — Roman. Paris, la Bonne Presse, 1943. In-8° de 193 pages. Prix : 15 francs.

Voici, riche de suc mystique et fondé sur de vivantes observations, un fort beau livre. Le jeune prêtre qu'il met en scène ne cesse de méditer pour les traduire dans ses actes les textes du Pontifical qui ouvrent aux âmes choisies le droit chemin vers la perfection. Affecté à une paroisse médiocre, il gagne peu à peu les cœurs par l'amour, mais surtout il obtient, homme de l'offrande, le secours divin, élément essentiel des conquêtes apostoliques, par une série de généreux sacrifices. Rien d'austère toutefois en ses attitudes ; aucune rudesse à l'égard des moins magnanimes, non plus qu'aucune ardeur impétueuse à vaincre de force les résistances, mais une énergique douceur que nul contretemps n'altère, mais une joie d'autant plus rayonnante que les renoncements se font plus coûteux.

Tandis qu'elle composait ce roman, — un roman sacerdotal ! — Mlle Estienne s'interrogeait, elle-même l'avoue, non sans crainte. N'était-ce pas risquer gros jeu que de tenter, laïque et femme, une telle entreprise, par elle-même bien délicate ? Mais elle eu la chance de voir en des vies consacrées et conscientes de leur consécration les montées de la grâce, et le moyen dès lors qu'elle ne rendît pas témoignage à l'humble gloire de notre clergé campagnard ? Elle a, je le répète, écrit un livre fort beau, que je voudrais voir en bonne place dans la bibliothèque aussi bien des prêtres que des simples fidèles, afin que ceux-ci apprennent la vraie grandeur et la force intime du sacerdoce et que ceux-là s'animent à être eux aussi hommes de l'offrande.

Louis DE MONDADON.

LES ÉVÉNEMENTS

11 *novembre.* — Bombardement de Cannes et d'Annecy par l'aviation anglo-américaine.

A Beyrouth, la nouvelle Assemblée Nationale ayant proclamé le Liban Etat indépendant et modifié la Constitution, M. Jean Helleu, « Haut Commissaire français », fait arrêter le Président de la République, Béchara el Khoury, le Président du Conseil, Riad es Sulh et la plupart des ministres. Il dissout l'Assemblée, proclame la loi martiale et constitue un nouveau gouvernement dirigé par M. Emile Eddé.

12 *novembre.* — Remaniement du Cabinet Churchill. Lord Woolton devient ministre de la Reconstruction et membre du Cabinet de guerre.

L'Angleterre et l'Egypte protestent contre les mesures prises au Liban par M. Helleu.

13 *novembre.* — A Paris, mort de M. Maurice Denis, membre de l'Institut.

14 *novembre.* — En France, journée nationale de prières pour les victimes de la guerre.

A Vérone, ouverture du Congrès national du Parti républicain fasciste. Message de Mussolini : Guerre, République, Socialisme. Le nouvel Etat fasciste s'appelle : « République sociale italienne ».

A Naples, Badoglio constitue un ministère de techniciens.

Sur le Front Est, les Allemands évacuent Jitomir.

16 *novembre.* — Arrivée à Berlin de M. von Papen venant d'Ankara.

Le « Comité d'Alger » accueille les communistes Midol et Fajon.

Le duc de Gloucester, frère du roi d'Angleterre, est nommé Gouverneur général de l'Australie.

Le général Catroux arrive à Beyrouth avec pleins pouvoirs.

Dans la Mer Egée les Allemands prennent l'île de Leros.

18 *novembre.* — Au Caire, dans le discours du trône, le roi Farouk réclame l'indépendance intégrale de l'Egypte, le rétablissement d'une situation normale au Liban et le triomphe des droits de ce pays.

En Transjordanie, le discours du trône réclame la suppression du mandat britannique et l'établissement de la souveraineté de la Transjordanie dans le cadre de l'Union arabe projetée.

A Washington, M. Cordell Hull expose devant le Congrès les résultats de la Conférence de Moscou.

19 *novembre.* — Sur le Front Est, les Allemands reprennent Jitomir.

21 *novembre.* — A Albi, Mgr Valerio Valeri, nonce du Saint Siège, déclare que : « Le programme du Saint-Père se rapproche beaucoup de celui du Maréchal Pétain. »

Le « Comité d'Alger » réintègre dans ses fonctions le Président de la République libanaise, libère les ministres et révoque M. Jean Helleu.

En Italie, les troupes allemandes se replient derrière le Sangro.

22 *novembre.* — A Vichy, démission de M. Hubert Lagardelle, ministre du Travail. Le ministère du Travail est rattaché au ministère de la Production industrielle.

M. Duff Cooper est nommé représentant britannique auprès du « Comité d'Alger ». M. Edwin C. Wilson est nommé représentant des Etats-Unis.

MM. Harold Mac Millan et Robert Murphy sont nommés au Comité consultatif pour l'Italie.

Le « Comité d'Alger » nomme M. Yves Chataigneau délégué général en Moyen-Orient (Beyrouth).

Dans la Mer Egée, les Allemands prennent l'île de Samos.

Violent bombardement de Berlin.

Les Américains débarquent aux îles Gilbert (Makin, Tarawa).

23 *novembre.* — Arrivée à Moscou de M. Benès qui vient signer un pacte U.R.S.S.-Tchécoslovaquie.

A Beyrouth, M. Chataigneau abroge les décisions de M. Helleu. Seule reste annulée la décision de l'Assemblée proclamant l'indépendance.

Deuxième violent bombardement de Berlin.

24 *novembre.* — Bombardement de Toulon ; nombreux morts.

A Beyrouth, le Président de la République et les ministres sont réinstallés dans leurs fonctions. Le « Comité d'Alger » ne les considère que comme « gouvernement de fait » et maintient le « Mandat français ».

En Italie, repli des troupes allemandes dans le secteur oriental. Tête de pont anglo-américaine sur le Sangro.

25 *novembre.* — Les quatre premières années de guerre ont coûté au gouvernement du Reich 292 milliards R. M.

La Turquie notifie officiellement à Londres sa volonté de rester neutre.

A Londres, discours retentissant du général Smuts.

Le Gérant : Louis LABOUREUR.

LABOUREUR ET CIE, IMP. A ISSOUDUN (INDRE). C. O. I. A. C. L. N° 31.2797.